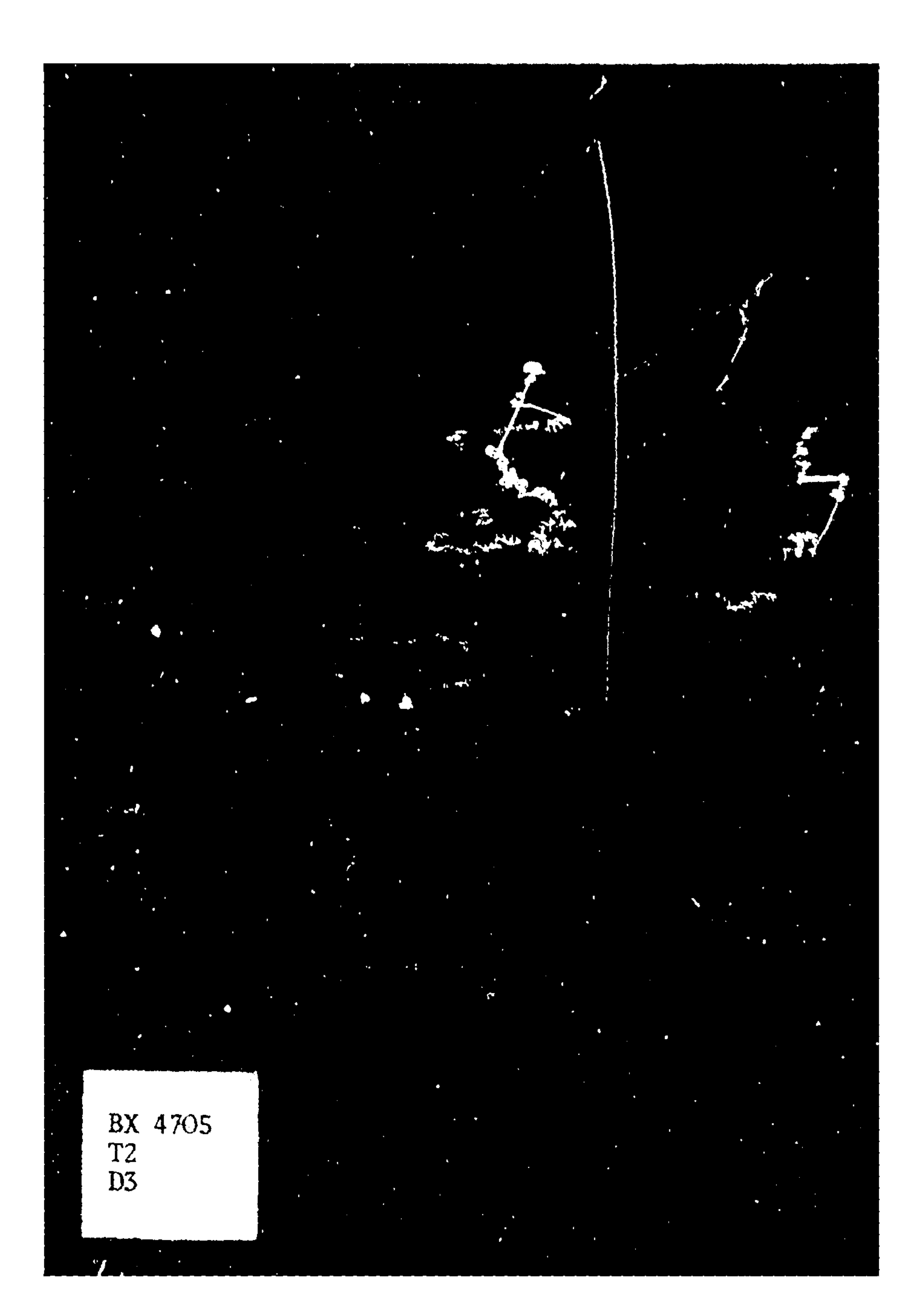




BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE ET NATIONALE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

1re SÉRIE IN-12



MONSEIGNEUR ALEX. A. TACHÉ

Archevêque de Saint-Boniface.

MONSEIGNEUR

ALEXANDRE-ANTONIN TACHÉ

Archevêque de Saint-Boniface

PAR

L. O. DAVID

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

MONTRÉAL
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
1883

Mgr TACHÉ.

La famille Taché est une des plus anciennes et des plus remarquables familles du pays ; elle s'est distinguée dans la guerre et la politique, dans les sciences et les lettres, par son dévouement à la religion et à la patrie.

Jean Taché, le fondateur de cette famille au Canada, arriva à Québec en 1739, et devint syndic des marchands de cette ville. Il y épousa mademoiselle Marguerite Joliette, petite fille du célèbre découvreur du Mississipi. C'est lui que les négociants du Canada chargèrent d'aller à la cour de France faire des représentations contre l'administration infidèle de l'intendant Bigot. Il faisait un commerce d'importation et d'exportation assez considérable pour tenir une ligne de navires entre la France et le Canada. La guerre de la conquête l'ayant ruiné, il devint notaire public sous la domination anglaise.

Charles, l'un de ses fils, s'établit à Saint-Thomas de Montmagny et eut trois [illegible]

Charles, Jean-Baptiste et Etienne, devenu Sir Etienne-Pascal. Charles, l'aîné, après avoir servi comme capitaine dans le régiment des voltigeurs canadiens, s'établit à Kamouraska. Il épousa mademoiselle Henriette Boucher de la Broquerie, arrière-petite-fille du fondateur de Boucherville, et arrière-nièce de madame d'Youville, l'illustre fondatrice des Sœurs Grises de l'Hôpital-Général. De ce mariage naquirent Ls Taché, Ecr, shérif de Saint-Hyacinthe, J.-C. Taché, l'un de nos écrivains les plus remarquables, et Alexandre-Antonin Taché.

Des deux côtés le sang est bon, l'origine remarquable, les souvenirs glorieux. Le type de ces deux familles si fortement trempées s'est conservé heureusement dans leurs descendants, et le sang réuni des Taché et des de la Broquerie anime encore des cœurs nobles et des corps vigoureux, exemple : l'archevêque de Saint-Boniface, Mgr Taché.

Il est peu d'hommes plus populaires que Mgr Taché parmi les populations françaises et catholiques de l'Amérique du Nord ; son nom est profondément gravé dans le cœur des Canadiens-Français. L'évêque de la Rivière-Rouge a quelque chose du respect qui entoure les saints et du prestige qui s'attache aux héros. Le peuple n'a pas oublié le sentiment d'ad-

miration et d'attendrissement qu'il éprouva, il y a vingt ans, lorsqu'il vit un jeune homme si bien doué renoncer à l'avenir brillant que le monde lui promettait, pour se consacrer à la vie pénible des missions. Ce sentiment a été entretenu depuis par le récit des souffrances et des travaux héroïques de l'évêque bien-aimé de la Rivière-Rouge.

Il est né à la Rivière-du-Loup (en bas), le vingt-trois juillet mil huit cent vingt-trois. Il n'avait pas encore trois ans lorsqu'il perdit son père. Après la mort de son époux, madame Taché alla résider à Boucherville avec sa jeune famille, chez M. de la Broquerie, son père.

Madame Taché était une mère admirable. Elle remarqua les bonnes dispositions de son fils Alexandre et s'empressa de faire pénétrer dans son âme, avec les premières lueurs de la raison, les vertus et les nobles sentiments qui ornaient la sienne.

A l'école comme au collège, Alexandre Taché se fit remarquer par la douceur de son caractère, sa naïve et franche gaieté et la vivacité de son intelligence.

Le collège de Saint-Hyacinthe eut l'honneur de former cet élève destiné à de si grandes choses.

Mgr Taché eut pour condisciples les abbés Provençal, Lavallée et le R. P. Tru-

deau. Son cours terminé, il prit l'habit ecclésiastique, passa quelques mois au grand séminaire de Montréal et au collège de Chambly, et retourna à Saint-Hyacinthe, où il enseigna les mathématiques. L'abbé J.-B. Champeau et l'hon. Chs Laberge furent au nombre de ses disciples.

Mais sa vocation religieuse l'appelait ailleurs ; il fallait un autre champ, des horizons plus vastes à son zèle apostolique. La Providence avait mis dans son âme le sentiment des grands sacrifices, la soif du salut des âmes. C'est sous l'empire de cette vocation irrésistible qu'il entra au noviciat des révérends pères oblats à Longueuil. C'est là que la Providence l'attendait pour lui faire connaître sa vocation.

C'était en mil huit cent quarante-cinq. Le Saint-Siège venait de détacher du diocèse de Québec le territoire de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest, et de l'ériger en vicariat apostolique. Ce vicariat, devenu depuis le diocèse de Saint-Boniface, fut confié au zèle apostolique de Mgr Provencher, l'un des plus illustres et des plus dévoués missionnaires de la Rivière-Rouge.

Ce saint évêque voulant assurer à son vicariat les services d'un ordre religieux, avait jeté les yeux sur les RR. PP. oblats, établis au Canada depuis trois ans. Ceux-

ci, ayant accepté l'offre libérale qu'on leur faisait d'aller, pour convertir les sauvages, se consacrer à une vie de peines, de souffrances et de privations de toutes sortes, le frère Taché eut la pensée d'offrir ses services à Mgr Provencher.

Cette pensée l'effraya d'abord, et il y avait de quoi.

Il avait vingt et un ans.

Il était à cet âge où les fibres qui attachent l'homme au sol natal, aux amis de son enfance, aux personnes qui l'ont aimé, sont si difficiles à briser. L'arbre dont le temps a desséché les racines, que la tempête a courbé vers la terre, est plus facile à déraciner que la jeune plante pleine de sève et de vigueur.

Mgr Taché n'avait pas éprouvé encore ces désenchantements et ces misères de la vie qui aident le sacrifice. Il n'avait connu que les joies naïves de la famille, les soins et les sollicitudes d'une mère adorée ; il avait grandi au milieu des affections les plus douces, les plus délicates.

Mais l'amour qu'il portait à sa mère fut le moyen dont la Providence se servit pour le décider à accomplir le grand projet qui fermentait dans son âme. Madame Taché était bien malade ; il demanda à Dieu la guérison de sa mère en retour du sacrifice que le ciel exigeait de lui. Ce dévouement fut agréable à Dieu, car ma-

dame Taché recouvra la santé et vécut encore vingt ans.

Le 24 juin 1845, tout était consommé : le frère Taché partait de Montréal avec le rév. P. Hubert, pour sa pénible mais glorieuse mission. C'était le jour de la Saint-Jean-Baptiste, un mauvais jour pour se séparer de la patrie. Partout sur son passage, il vit des signes de joie, des drapeaux, des arcs de verdure, il entendit les chants joyeux de la patrie, ces airs nationaux que l'exilé canadien ne peut entendre sans pleurer.

Qu'il dut souffrir !

Il a écrit lui-même, dans une page sublime, les sentiments qu'il éprouva lorsqu'il quitta le sol canadien. Laissons-le parler :

" Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent ; nous allions laisser le grand fleuve sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau pour la dernière fois ; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux.

" Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre

la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, pour qu'il fût un bon oblat, un saint missionnaire.

" Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait le moindre murmure du nord-ouest, jusqu'au moindre murmure de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix demandant une prière, promettant un souvenir. J'exprime ce sentiment parce que, depuis vingt ans, le souvenir de l'émotion qu'il m'a causée me permet de mieux apprécier le généreux dévouement de ceux qui consacrent ici leur vie au salut de leurs semblables.

" La hauteur des terres était comme le seuil de la porte qui nous laissait pénétrer dans notre nouveau séjour ; c'était comme la barrière qui allait se fermer derrière nous. Quand le cœur est en proie à une vive émotion, il a besoin d'un aliment plus fort.

" Pour calmer le mien, je lui dis de considérer tout ce qu'il y a d'inculte et de sauvage dans la nature du sol qu'il foulait aux pieds. Je lui dis surtout de se rappeler tout ce qu'il y a de misères à soulager dans un grand nombre des habitants de ce sol. Je compris alors toute la grandeur du sacrifice imposé au missionnaire ; j'en calculai ou du moins j'en acceptai toutes les conséquences. Je fis à ma patrie un adieu que je croyais éternel, et je vouai à

mon pays adoptif un amour et un attachement auxquels je ne voulais et ne veux donner d'autre terme que celui de ma vie. Dieu accepta, j'espère, le sacrifice qu'il m'inspira, la prière que je lui adressai."

Mgr Taché exprima les mêmes sentiments dans un sermon touchant qu'il prononça. en1862, dans la chaire de Notre-Dame.

Mgr Taché arriva à Saint-Boniface, le 25 août, après soixante et deux jours d'un voyage pénible. Dans ce temps-là, le canot d'écorce était le seul moyen de transport de Montréal à la Rivière-Rouge; les portages étaient longs; il fallait faire souvent plusieurs milles à pied, à travers des bois, des marais et des rochers. Le voyage fut rude pour le jeune missionnaire, si peu habitué à de pareilles fatigues.

Le premier dimanche après son arrivée à Saint-Boniface, le frère Taché fut ordonné diacre, et, le douze octobre de la même année, il était fait prêtre par Mgr Provencher, et oblat par le R. P. Hubert.

C'était la première fois que des vœux étaient prononcés sur les bords de la Rivière-Rouge, et, chose digne de remarque, le jeune oblat qui les faisait était le descendant de celui qui le premier arbora le drapeau de la France dans ces régions lointaines, savoir : l'illustre Varennes de

la Vérandrye, parent par sa mère des de la Broquerie.

Au mois de juillet de l'année suivante, le P. Taché commença sérieusement cette vie de voyages fatigants, d'aventures émouvantes et de dévouements sublimes que les annales de la propagation de la foi offrent à notre admiration. Il partait pour l'Ile-à-la-Crosse, où le père Thibault avait fondé une mission l'année précédente. Il avait pour compagnon cet illustre apôtre de la Rivière-Rouge qui porte aujourd'hui le nom de Mgr Laflèche. Nos deux héroïques missionnaires prirent deux mois pour faire les trois cents lieues qui séparaient l'Ile-à-la-Crosse de Saint-Boniface.

Le P. Taché n'avait encore voyagé qu'en été, il avait beaucoup marché, sillonné bien des lacs et des rivières en canot d'écorce, mais il n'avait pas encore éprouvé les douceurs d'un voyage en hiver à travers ces régions glaciales où le froid descend si facilement à 25 ou 30 degrés au-dessous de zéro. Il connut ces douceurs, car de l'Ile-à-la-Crosse il reçut ordre de se rendre au lac Vert pour baptiser un vieux chef sauvage qui avait toujours refusé de se faire chrétien, mais que la grâce avait touché à la fin, et de là il partit pour le lac Caribou, à une centaine de lieues au nord-est de l'Ile-à-la-Crosse.

Voici comment le rév. P. Bermond fait la description des voyages des missionnaires à travers la Rivière-Rouge :

" Les préparatifs du départ sont bien-
" tôt faits. Une planche large de 40 centi-
" mètres ; je me place dessus, gardant de
" mon mieux l'équilibre ; quelques chiens
" sont attelés, et me voilà parti. Les chutes
" sont fréquentes, mais peu dangereuses,
" parce qu'on ne tombe pas de bien haut ;
" que le vent souffle, que la neige tombe,
" on marche ; le soir, il faut dormir, et la
" maison se trouve partout ; le premier
" bois que l'on rencontre est choisi pour
" lieu de campement ; l'un écarte un peu
" la neige, l'autre allume le feu ; dans un
" instant, le repas est préparé et pris de
" bon appétit, puis on étend sa couver-
" ture et l'on dort, s'il plaît au sommeil de
" venir."

Qui eut vu le P. Taché passer, tout couvert de frimas, le fouet à la main, traîné sur une planche par des chiens, à travers la neige et la tempête, ne se serait pas imaginé qu'il avait sous les yeux l'un des jeunes hommes les plus distingués du Bas-Canada ; un libre-penseur n'aurait pu croire que ce jeune homme parcourait ainsi les forêts du Nord-Ouest dans le seul but de conquérir des âmes à Jésus-Christ.

On comprend plus facilement qu'un marchand bouleverse le monde pour trouver de l'or, ou qu'un guerrier traverse les mers pour conquérir des empires. On ne s'arrête pas dans le monde pour considérer tout ce qu'il faut de courage et de persévérance, d'héroïsme plutôt, pour passer sa vie à instruire les sauvages dans la foi, au milieu de toutes les privations et des sacrifices qui répugnent le plus à la nature humaine, lorsqu'on aurait pu jouir de toutes les délicatesses de la vie, aspirer à toutes les jouissances, à tous les bonheurs que les hommes recherchent si avidement.

Ne peut-on pas supposer que plus d'une fois le dégoût a dû entrer dans l'âme du jeune missionnaire dont nous écrivons la vie ? Lorsqu'après avoir marché tout le jour par des froids de trente à quarante degrés, il n'avait, le soir, pour toute nourriture que ce que les chiens auraient à peine mangé, pour lit le sol couvert de neige, pour abri le firmament, croit-on que l'image de la patrie et les souvenirs de la famille ne lui apparaissaient pas quelquefois avec toutes leurs séductions ?

Mgr Taché a fait des voyages de quatre à cinq cents lieues, partie à pied, partie à la raquette ou dans des traînaux tirés par des chiens. Dans un de ces voyages, il a couché soixante nuits dehors.

Que de fois il a fait ainsi trente et quarante lieues pour essayer de convertir un sauvage, de sauver une âme au péril de sa vie, en dépit des dangers et des menaces de mort. Heureusement l'homme, quelque farouche et grossier qu'il soit, ne peut s'empêcher d'admirer l'héroïsme du dévouement ; presque toujours la porte de la cabane du sauvage s'ouvrait pour recevoir la robe noire, le tomahack s'inclinait devant le crucifix, et le sauvage, vaincu par la grâce, avouait que le missionnaire était l'envoyé du Grand-Esprit.

O religion catholique, que tes œuvres démontrent éloquemment ta divine origine !

Il faudrait un volume pour dire tout ce que Mgr Taché a fait dans le Nord-Ouest, pour célébrer ses actes de vertu et de dévouement. Il n'y a pas un arbre, en quelque sorte, pas une rivière qui ne chante les grandes actions de l'apôtre de la Rivière-Rouge. Comment rendre justice à une vie dont chaque instant a été marqué par un sacrifice ? On transmet à la postérité le nom du soldat qui, dans l'enivrement de la bataille, s'est exposé à la mort pour sauver son général, que dire alors de celui qui, pour sauver des âmes, s'expose tous les jours pendant vingt ans au même danger, sans aucun espoir de récompense humaine ? D'ailleurs, il est quelque chose

qui l'emporte, à notre point de vue, sur ces actions brillantes accomplies dans un moment d'enthousiasme, sous l'empire d'une grande surexcitation ; c'est une vie entière consacrée à s'humilier, à endurer toute espèce de souffrances physiques et morales, c'est le sacrifice obscur et continuel, sans trève ni repos, l'immolation de soi-même passée à l'état d'habitude.

Les vertus et les bonnes œuvres de Mgr Taché l'avaient rendu aussi populaire sur les bords de la rivière Rouge que sur les rives du Saint-Laurent, et ses supérieurs n'avaient pas tardé à admirer son zèle et ses talents. Aussi, lorsque Mgr Laflèche refusa, en 1850, à cause de ses infirmités, la place de coadjuteur auprès de Mgr Provencher, le vénérable évêque de Saint-Boniface s'adressa au P. Taché. Le P. Taché n'avait que vingt-six ans, il ne put croire d'abord qu'on l'appelait sérieusement à l'épiscopat, mais il comprit, en arrivant à la Rivière-Rouge, que la chose était sérieuse. Une lettre du fondateur de l'ordre des Oblats, Mgr de Mazenod, lui commandait de se rendre à Marseille.

Il s'y rendit aussitôt, se jeta aux genoux de son supérieur et le supplia de le soustraire au fardeau qui le menaçait.

Laissons Mgr Taché raconter l'entretien

intéressant qu'il eut à ce sujet avec Mgr Mazenod :

" Tu seras évêque, lui dit Mgr Mazenod.
—Mais, Monseigneur, mon âge, mes défauts, telle et telle raison...
—Le souverain Pontife t'a nommé, et quand le Pape parle, c'est Dieu qui parle.
—Monseigneur, je veux rester oblat.
—Certes, c'est bien ainsi que je l'entends.
—Mais la dignité épiscopale semble incompatible avec la vie religieuse !
—Comment ! la plénitude du sacerdoce exclurait la perfection à laquelle doit tendre un religieux ! "

Puis, se dressant avec la noble fierté et la religieuse grandeur qui le caractérisaient, il ajouta : 'Personne n'est plus évêque que moi et personne n'est plus oblat non plus. Est-ce que je ne connais pas l'esprit que j'ai voulu inspirer à ma congrégation ?

Tu seras évêque, je le veux ; ne m'oblige pas d'en écrire au Pape, et tu n'en seras que plus oblat pour tout cela, puisque, dès aujourd'hui, je te nomme supérieur régulier de tous ceux des nôtres qui sont dans les missons de la Rivière-Rouge."

Des larmes abondantes coulaient de mes yeux, les battements de mon cœur voulaient briser ma poitrine.

"Console-toi, mon fils, me dit encore ce bon père en m'embrassant avec tendresse ; ton élection, il est vrai, s'est faite à mon insu, mais elle paraît toute providentielle, et sauve les missions dans lesquelles vous avez déjà tant travaillé. Des lettres m'avaient représenté ces missions sous un jour si défavorable, que j'étais déterminé à les abandonner et à vous rappeler tous ; la décision en était prise en conseil, lorsque j'ai appris ta nomination à l'épiscopat. Je veux que tu obéisses au Pape, et moi aussi je veux lui obéir ; puisque le vicaire de Jésus-Christ a choisi l'un des nôtres pour conduire, plus tard, cette église naissante, nous ne l'abandonnerons pas. Je me donnerai la consolation de te sacrer moi-même, et Mgr Guilbert, qui est aussi oblat, partagera mon bonheur."

Le P. Taché eut beau plaider, il lui fallut bien obéir. Le 23 novembre 1851, il recevait, dans la cathédrale de Viviers, la consécration épiscopale, des mains de Mgr. de Mazenod.

Il a fait connaître dans "vingt années de missions," les sentiments que lui fit éprouver son élévation à l'épiscopat.

"Le nouvel élu avait malheureusement, "dit-il, assez de vanité pour être flatté du "choix qu'on avait fait de lui. Malgré "cette faiblesse et pour des motifs d'un

" ordre plus élevé, il avait toujours désiré
" se conformer aux vues et aux desseins
" de ses supérieurs. qui lui donnaient une
" marque non équivoque de leur estime
" et de leur confiance ; un sentiment qui
" vaut mieux qu'une sotte vanité, lui
" causa une satisfaction véritable.

" Mais ce n'est pas tout. L'élection à
" l'épiscopat n'éteint pas jusqu'au der-
" nières lueurs de la raison. Nonobstant
" sa vanité, nonobstant même une certaine
" et noble complaisance, il restait au
" nouvel élu assez de sens pour croire que
" le poids de l'épiscopat, si lourd de sa
" nature, est vraiment un fardeau écra-
" sant pour des épaules et une tête de
" vingt-sept ans. Il avait travaillé assez
" consciencieusement pour savoir que les
" devoirs sont une charge, et que c'est se
" torturer soi-même que d'accepter une
" plus grande responsabilité."

" Que pensaient les autres ? Ceux qui
" ne connaissent pas nos missions, qui
" ignorent la grandeur et la nature des
" courses que doit faire ici le premier pas-
" teur, durent hausser les épaules en
" voyant que l'on choisissait un tout jeune
" prêtre pour en faire un prince de l'Eglise.
" Eût-on même dit que c'était une sottise,
" que nous ne nous en étonnerions pas."

" Que fit le P. Taché ? Si sa tête était
" accessible à la vanité, son cœur ignorait

" l'ambition ; il l'ignorait pour lui-même,
" il l'ignorait pour les autres ; il n'y avait
" même jamais rêvé. Il ignorait aussi les
" faux-fuyants et les arrière-pensées.
" Quand on est jeune, sans duplicité
" comme sans expérience, sans connais-
" sance des hommes ni des choses, on
" marche droit vers le but légitime
" auquel on tend, ne se doutant pas qu'à
" chaque pas on peut se heurter contre
" un obstacle, déchirer son cœur aux
" ronces et aux épines qui, partout, bor-
" dent le chemin de la vie.

" Dieu a bien fait de nous cacher l'a-
" venir, autrement, qui oserait parcourir
" même les sentiers ordinaires ? Qui ose-
" rait, surtout, s'engager dans les voies
" particulières où le Seigneur appelle
" quelquefois ? "

Après son sacre, Mgr Taché alla à Rome, où il trouva, auprès du souverain Pontife et sur les tombeaux des martyrs, la force dont il avait besoin pour accomplir ses glorieuses mais pénibles destinées. Il partit de Rome, dans le mois de février, pour le siège lointain de son épiscopat, et s'arrêta quelque temps au Canada, où les plus vives sympathies lui furent prodiguées. On ne pouvait se lasser de voir et d'entendre le jeune et populaire évêque de la Rivière-Rouge ; on le contemplait

avec un sentiment d'admiration et d'orgueil national ; on aurait voulu le garder parmi nous, et il lui fallut faire un effort encore pour s'arracher aux affections les plus sincères, aux séductions les plus puissantes.

Il partit au mois de mai, passa quelques jours à Saint-Boniface, auprès de Mgr Provencher, et arriva à l'Ile-à-la-Crosse, le siège de sa mission, le dix septembre. La joie fut grande parmi les sauvages, lorsqu'ils virent revenir évêque leur bien-aimé P. Taché. Mgr Taché se remit à l'œuvre en arrivant et s'occupa immédiatement d'agrandir le royaume de Jésus-Christ en jetant partout les fondements de nouvelles missions. Son élévation à la dignité épiscopale loin d'adoucir son sort ne fit qu'augmenter son zèle et redoubler ses fatigues. Il se multiplia pour être partout à la fois, pour porter aux extrémités du Nord-Ouest le flambeau de la foi.

À son appel, d'héroïques missionnaires et de saintes religieuses sont allés partager ses travaux et l'aider à accomplir sa glorieuse mission. On a vu, sous le souffle de son dévouement, surgir des écoles, des collèges et des couvents, dans ces forêts séculaires livrées jusqu'alors à la barbarie, et presque partout, à l'heure qu'il est, le clocher d'une chapelle catholique fait voir

que le nom de Dieu est honoré dans ces lointaines régions.

Citons quelques-unes de ses principales fondations :

L'orphelinat et l'hôpital de Saint-Boniface, les couvents de Saint-Norbert, de Saint-Vital, l'Académie Sainte-Marie et l'institut des Frères, à Winnipeg, les couvents de Saint-Albert, de l'Ile-à-la-Crosse et du lac LaBiche. Le collège et le couvent ou pensionnat de Saint-Boniface, fondés par son illustre prédécesseur Mgr Provencher, ont toujours été l'objet de sa protection et de sa sollicitude. Il a tout fait pour assurer l'avenir de ces deux institutions et les mettre en état d'accomplir leur bienfaisante mission. Il a compris que dans un pays si jeune, ce qu'il fallait aux enfants d'une population de défricheurs, c'était une instruction pratique. On ne peut trop louer les efforts qu'il a faits pour donner à l'enseignement cette direction salutaire. Sacrifier l'agréable à l'utile, l'idéal au réel : tel a été son principe, sa devise.

Les épreuves ne lui ont pas manqué. La Providence l'a souvent frappé dans ce qu'il aimait le plus. En mil huit cent soixante, son palais épiscopal et sa cathédrale, construits au prix de si grands sacrifices, étaient dévorés par le feu. C'était le quatorze décembre. Mgr Taché

était en route vers l'une de ses lointaines missions quand il apprit la funeste nouvelle. Ecoutons-le raconter lui-même ce triste événement.

" C'est le 13 décembre que l'évêque de Saint-Boniface se mit en route. La veille, deux hommes avaient pris les devants avec les chevaux, les provisions et le bagage destinés au voyage. L'évêque partit avec le fidèle Alexis, que tout le monde doit ou devra connaître, et un traîneau attelé de quatre chiens. La neige n'était pas assez profonde, en sorte qu'au lieu de monter sur le traîneau, Sa Grandeur demanda à ses jambes les services accoutumés. Le 14, maître Alexis donnait l'éveil dès une heure du matin, prétendant que ce n'était pas trop tôt pour pouvoir atteindre ce jour-là même ceux qui avaient les devants. Après un précoce déjeûner, l'évêque et son guide reprirent le sentier mal frayé et continuèrent leur pénible marche. Vers les dix heures, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de nourriture: la rareté du bois ne nous permit de faire que très peu de feu. Je m'assis auprès, un peu sérieux. J'avais froid, j'avais faim, j'étais fatigué. Dans cette position quelque peu pénible, à plus de trois cents lieues de Saint-Boniface, il me vint en pensée de regretter mon habitation, l'espèce de bien-être que j'y aurais goûté si

quelque enchantement féerique m'y avait tout à coup transporté.

"Hélas! pourquoi faut-il donc que nous soyons si facilement portés à désirer ce que nous n'avons pas, à regretter le sort que nous fait la Providence, pourtant si bonne et si paternelle? Comme l'on sait peu quelquefois ce que l'on souhaite!... Dans cette circonstance, auprès d'un petit brasier qui me réchauffait à peine, j'étais porté à regretter les calorifères de l'évêché de Saint-Boniface, et à cette même heure, ces mêmes calorifères réduisaient et mon évêché et ma cathédrale en un immense brasier, dont la violence détruisait en quelques instants ces édifices qui m'étaient si chers. Je trouvais désagréable le sifflement du vent, agitant avec bruit les cimes des arbres décimés de la forêt, me glaçant moi-même, et j'aurais voulu être là où j'aurais entendu le craquement de nos édifices religieux s'affaissant sous le poids de la destruction et lançant à ceux qui les environnaient des torrents de feu et de flammes. J'étais tenté de trouver pénibles quelques souffrances physiques, et Dieu m'épargnait les tortures morales, les déchirements du cœur que m'aurait coûtés la vue du désastre qui venait fondre sur nous. C'était le jour et l'heure de cet incendie par lequel nos Frères habitant l'évêché de Saint-Boniface

se trouvèrent sans abri, sans le moindre vêtement, sans un livre."

L'œuvre de Mgr Taché, à la Rivière-Rouge, n'est pas seulement religieuse, elle est de plus éminemment nationale. Fidèle aux traditions de ses ancêtres, il a toujours mené de front le triomphe de l'Évangile et la gloire de sa patrie. Créer dans le Nord-Ouest un peuple français et catholique, faire de ce peuple l'avant-garde de la nationalité canadienne-française dans l'Amérique du Nord, était le but de ses nobles efforts, l'objet de ses pensées. Il s'est attaché au sort de ce pauvre petit peuple de la Rivière-Rouge, il s'est appliqué à élever son intelligence, à ennoblir ses sentiments par le culte de la religion et de la patrie.



On peut se faire une idée des angoisses qui saisirent Mgr Taché, lorsqu'il vit l'orage à la veille de fondre sur la colonie du Manitoba et de détruire, peut-être, le fruit de vingt années de travaux et de sacrifices.

Il voulut conjurer cet orage et vint au Canada pour exposer aux autorités les griefs des Métis, et engager notre gouvernement à ne pas les exaspérer en changeant, sans les consulter, leur état politique. Malheureusement on sut fort peu apprécier les motifs patriotiques qui

l'avaient amené au milieu de nous, on ne tint pas compte de ses sages conseils.

Mgr Taché, se voyant repoussé, partit, l'esprit inquiet, pour le concile œcuménique qui était à la veille de s'ouvrir à Rome, et l'honorable M. McDougall se mit en route pour la Rivière-Rouge.

On sait ce qui arriva.

Les Métis indignés ne voulurent pas se laisser imposer un gouvernement dont ils redoutaient les projets, et la crise qu'avait prévue Mgr Taché éclata. Les ministres canadiens comprirent, mais trop tard, qu'il aurait été plus sage d'écouter les conseils de Mgr Taché. Effrayés de l'attitude énergique des Métis, ils s'adressèrent à Sa Grandeur et lui demandèrent de venir à leur secours.

Mgr Taché, oubliant les justes susceptibilités qu'il aurait pu faire valoir, quitta le concile et se rendit à la Rivière-Rouge. Les Métis, toujours dociles à la voix de leur évêque bien-aimé, se soumirent à toutes les idées de conciliation qu'il leur suggéra.

On sait que Mgr. Taché joua un rôle important dans les négociations qui eurent lieu entre les Métis et le gouvernement canadien. Ses conseils contribuèrent puissamment à inspirer aux habitants de la Rivière-Rouge une confiance entière dans

les promesses d'amnistie qui leur furent faites par les ministres canadiens.

Inutile de dire combien Mgr Taché a été sensible à la violation des promesses dont il s'était jusqu'à un certain point porté garant, combien il a ressenti douloureusement les justes mécontentements des habitants de la Rivière-Rouge.

Mgr Taché s'est trouvé dans une des situations les plus difficiles qu'on puisse imaginer. Obligé de concilier ses sympathies pour une population dont il était le protecteur avec les exigences politiques et ses devoirs envers le gouvernement, il n'a pu satisfaire tout le monde.

Mais s'il a péché, c'est pour avoir montré trop de modération et de confiance dans un temps où les droits et les intérêts des Métis auraient exigé plus de défiance. Le désir d'éviter des troubles qui menaçaient d'éclater à tous moments eut naturellement un grand effet sur sa conduite. Sans ses conseils les Métis n'auraient pas probablement déposé les armes avant d'être amnistiés.

Mgr Taché est archevêque de la province ecclésiastique de Saint-Boniface depuis mil huit cent soixante-douze. Les évêques réunis dans le quatrième concile provincial de Québec ayant exprimé l'opinion que l'érection d'un archi-diocèse était devenue nécessaire dans cette inté-

ressante province, le Saint-Siège s'était empressé de se rendre à leurs vœux. Inutile de dire que le choix du nouvel archevêque ne fut pas difficile à faire. A Rome comme au Canada, aux sommets de l'Église comme au sein des masses catholiques de l'Amérique du Nord, on a la plus grande admiration pour les talents et les vertus de Mgr Taché. Il suffit, pour avoir une idée de la grandeur de son œuvre et des développements qu'elle a subis, de penser que dans ces territoires où on ne comptait en mil huit cent quarante-cinq qu'un évêque, six prêtres et quatre religieuses, il y a maintenant six évêques, cent quatre prêtres, soixante quatre frères, cent dix religieuses.

Terminons par quelques coups de crayon.

Mgr Taché n'est pas grand de taille, mais il a pris de l'embonpoint en vieillissant, et il a toutes les apparences de la vigueur et de la santé. On ne dirait pas à le voir qu'il a supporté tant de fatigues, vécu de pémican pendant des mois, souffert du froid, de la faim et de la soif. Son regard est doux, sa figure animée, sa conversation piquante, spirituelle, agréable. Il a l'esprit français, souple et délicat, porté à la plaisanterie, à l'ironie même. Il aime à rire; la vie pénible du missionnaire, les souffrances qu'il a endurées

n'ont pas altéré le fond inépuisable de bonne humeur et de gaieté qu'il possède. Ses manières et son langage ont le cachet de la distinction et il est autant à sa place dans un salon qu'à l'autel ou dans la chaire.

Il se dit quelquefois sauvage, mais on ne peut s'empêcher de lui répondre qu'il est un sauvage passablement civilisé. Par un heureux privilège, Mgr. Taché joint à l'imagination et à la sensibilité du poëte, l'esprit subtil du savant, un talent prononcé pour les sciences exactes. Si on reconnaît le poëte et le littérateur dans son ouvrage intitulé : "Vingt années de missions," on rend hommage au savant, lorsqu'on lit le livre magnifique qu'il a composé pour faire connaître les ressources du Nord-Ouest. On a critiqué ce livre, on a voulu faire croire que Mgr Taché l'avait écrit avec une arrière-pensée, dans le but d'empêcher l'annexion de ce territoire à la Confédération, en diminuant la haute idée qu'on s'en faisait. Il n'a eu d'autre tort que de dire la vérité, de faire une peinture vraie et fidèle de ce qu'il avait vu de ses yeux.

L'esquisse du Nord-Ouest est l'ouvrage le plus complet qui ait été fait sur les ressources de la Rivière-Rouge, la nature de ses produits et les différentes races

d'hommes et d'animaux qui habitent ce pays.

Mgr Taché a fait, dans son livre intitulé " Vingt années de missions," l'histoire des missions du Nord-Ouest. On a pu juger, par les fleurs que nous en avons détachées, de la beauté de ce livre ; on y trouve des pages admirables où toutes les grâces de la poésie se mêlent agréablement aux pensées les plus élevées ; il y règne depuis le commencement jusqu'à la fin un enjouement et une gaieté qu'on est surpris de trouver dans un pareil ouvrage.

Les discours et les sermons de Mgr Taché se distinguent, comme ses écrits, par l'abondance des pensées, la grâce et la naïveté du style, une facilité d'expression qui ressemble quelquefois à de la négligence. Il parle sans effort et sans prétention, d'une voix égale et d'un ton trop uniforme, mais sa parole remue les âmes et les esprits, car elle porte l'accent de la conviction et coule du cœur comme d'une source intarissable.

Les écrits et discours qui suivent prouveront au lecteur que Mgr Taché joint à l'âme d'un apôtre le talent de l'écrivain et de l'orateur. Nul doute que si Mgr Taché était entré dans le monde il serait parvenu en peu de temps aux positions les plus élevées. Ses relations de famille, ses talents variés, lui permettaient d'es-

pérer l'avenir le plus brillant. Aux jouissances de l'ambition et aux fumées de la gloire il a préféré les rudes labeurs, les sacrifices obscurs de l'évangélisation des sauvages. Il aurait pu avoir une page brillante dans l'histoire politique de son pays, mais vaudrait-elle celle qu'il aura dans le livre de vie où Dieu inscrit les grandes actions de ses serviteurs ? Mgr Taché a commencé à recevoir ici-bas la récompense de ses héroïques travaux ; lorsque jetant les yeux sur le champ de ses labeurs, il le voit couvert d'une si belle moisson de foi, de piété et de vertu, il ne doit pas regretter les sueurs dont il l'a arrosé.

DISCOURS DE MGR TACHÉ A LA RÉUNION GÉNÉRALE DES ÉLÈVES DU SÉMINAIRE DE SAINT-HYACINTHE, LES 25 ET 26 JUIN 1878.

Monsieur le Supérieur et Messieurs les membres du séminaire,

C'est avec une douce et vive émotion que je prends la parole en ce moment. L'adresse que vient de vous lire l'un des plus distingués de vos anciens élèves est l'expression des sentiments de tous ses condisciples. Les derniers mots de cette adresse indiquent un sujet qu'il est à propos de développer un peu ; c'est pourquoi j'ai été prié par le comité qui a organisé cette belle fête de me faire l'interprète de tous, dans la présentation des objets qui doivent perpétuer le souvenir de cette aimable et nombreuse réunion de famille.

Je sens que je dois me tenir en garde contre un double inconvénient ; j'ai à craindre et de parler trop longtemps et de dire trop peu. Nous sommes en congé de collège, en congé d'écoliers, et tout le

monde sait que la gente collégiale n'est pas avide de grands discours aux heures de récréation. Puis, quand une récréation est un congé jubilaire, qui se donne à peine deux fois en un siècle, il est évident que la *jeunesse* qui est venue de tous les points du pays, à quarante, cinquante et soixante ans, pour saluer le berceau de sa première adolescence, revoir ses condisciples, remercier ses anciens professeurs et prendre, pour ainsi dire, les allures d'écoliers, il est évident, dis-je, que cette *jeunesse* ne veut pas que qui que ce soit sorte de ses rangs pour monopoliser la parole et demander le silence aux autres. D'un autre côté, il est difficile de jouer, en peu de mots, le rôle de tous, sans courir le risque certain d'être bien inférieur à la tâche imposée. Je m'efforcerai d'éviter le premier inconvénient, en ne parlant pas trop longtemps, et j'attends de votre bienveillance, à vous tous élèves de Saint-Hyacinthe, que vous voudrez bien ne pas trop faire attention au second des inconvénients que j'ai mentionnés.

La pensée d'une réunion des anciens professeurs et élèves du séminaire de Saint-Hyacinthe a été accueillie avec bonheur par tous ceux qui ont eu l'avantage de fréquenter cette maison ; car personne ne la laisse sans regrets, ni sans le désir de la revoir. Tous, nous avons compris que

nous ne pouvions pas venir les mains tout à fait vides. Notre reconnaissance envers le berceau de notre éducation avait besoin d'une expression plus énergique et plus durable que celle renfermée dans un compliment de fête, une assurance de bon vouloir, ou un adieu sympathique qui, pour un grand nombre d'entre nous, sera sans revoir. On a songé à faire un présent qui, en attestant notre dévouement pour le séminaire, fût comme un mémorial de la fête que nous célébrons aujourd'hui, de la réunion si imposante qui fait battre nos cœurs d'une joie si vive, et, je puis ajouter, d'une douce fierté.

Le désir de faire un présent s'imposait naturellement à notre respectueuse gratitude ; restait l'embarras de déterminer ce que nous offririons. Le comité a été parfaitement inspiré dans le choix des deux objets que nous vous offrons. Monsieur le Supérieur et Messieurs, l'un de ces objets est la statue du fondateur du séminaire de Saint-Hyacinthe, le vénérable M. Antoine Girouard ; l'autre objet est l'appareil d'ornementation de cette pièce d'eau, que nous avons sous les yeux.

Le sentiment de vénération qui nous anime envers le fondateur de cette maison est trop légitime pour qu'il ne soit pas désirable que tous ceux qui visitent Saint-Hyacinthe connaissent les traits de

l'humble prêtre qui a tant aimé son Dieu, et si bien servi sa patrie. C'est pourquoi il était naturel de songer à offrir aux regards de tous ceux qui visitent cet établissement la statue de celui qui a d'autant plus de droit à ce témoignage extraordinaire d'estime, que lui-même a moins songé à réclamer les honneurs qu'il a si bien mérités.

Il suffit, Messieurs, de jeter les regards sur l'auditoire d'élite qui m'honore de son attention pour se convaincre que les hommes éminents ne manquent pas en Canada ; pour se convaincre que le séminaire de Saint-Hyacinthe a fourni sa large part au groupe nombreux des personnages distingués qui font l'honneur de la patrie, en travaillant à son bonheur. Quoique les intelligences d'élite ne fassent point défaut chez nous, il faut avouer que la patrie reconnaissante a élevé peu de statues à ses grands hommes. Dans un jeune pays comme le nôtre, la statuaire ne peut pas avoir acquis le perfectionnement qu'elle a reçu ailleurs ; aussi il y avait une hardiesse digne d'éloge, dans la pensée d'une statue en bronze modelée par une main canadienne, en l'honneur d'un héros canadien.

Les sentiments du cœur sont les émules du génie et les dignes promoteurs du talent.

La reconnaissance est venue en aide à l'art. Un jeune Canadien, M. H. G. Hébrard, à senti son talent s'inspirer du vif désir qui animait son cœur, et à cette inspiration nous devons la première statue en bronze faite dans un atelier canadien-français ; la première statue élevée en l'honneur d'un Canadien.

Comme statue, nous vous l'offrons, Monsieur le Supérieur et Messieurs, comme gage de notre reconnaissance envers le fondateur de cette maison, et envers vous, Messieurs, qui, en continuant son œuvre, lui avez donné le développement que les étrangers, comme les enfants de la famille, constatent avec tant de bonheur.

Que la vue de cette statue soit un encouragement pour vous Messieurs, qui vous dévouez à la tâche si ardue et jamais assez appréciée de l'éducation de la jeunesse. Que cette statue soit une leçon pour la jeunesse elle-même, qui coûte tant de dévouement et d'abnégation. Que dans son langage muet, mais éloquent, cette statue parle à tous ceux qui, avec ou depuis M. Girouard jusqu'à ce jour, ont été les bienfaiteurs de ce collège ; qu'elle leur dise à tous que, si l'ingratitude et l'oubli trouvent place quelque part, ce n'est certainement pas là où des hommes dévoués travaillent à façonner les cœurs

des jeunes gens, pour les rendre accessibles à tous les sentiments nobles et élevés. Cette statue est et sera, par elle-même, un enseignement; car vous le savez, Messieurs, l'enseignement n'a pas besoin d'être articulé pour exercer son empire. Celui à l'honneur duquel se dresse avec majesté ce monument a écouté bien des fois la silencieuse éloquence de la forêt et du désert; il a souvent recueilli les leçons de la philosophie sur les lèvres des sauvages ignorants et de l'homme des champs; et qui sait, Messieurs, si ce ne sont pas ces enseignements inarticulés qui ont contribué à donner à sa belle âme et à son noble cœur cette trempe d'abnégation qui, pour un grand nombre d'entre nous, a été la source des avantages que nous confère notre éducation. Ce qu'il y a de certain, c'est que la détermination de bâtir un collège est venue à Messire Girouard, au milieu du calme de la nuit et au bruit des avirons du frêle canot sur lequel il descendait l'Yamaska. La statue du bon prêtre, du vénéré fondateur, du bienfaiteur généreux, ne sera donc pas un vain ornement. De la base si solide sur laquelle il repose, ce bronze nous tient à tous un langage plein d'enseignement et de conviction. Au pied de cette statue, on apprendra combien sont fécondes les pensées généreuses, et quelle

gloire s'attache à la mémoire des vrais amis de leur pays.

Si, à la faculté de parler, ce bronze ajoutait celle d'entendre, je lui dirais : " O Père, contemple tes enfants ; ils sont venus de tous les points te saluer et te remercier. Tu vois ici, pour honorer ta mémoire et bénir ton œuvre, des hommes qu'aucun autre motif n'aurait pu réunir en si grand nombre. Non seulement la province de Québec envoie de divers points d'honorables représentants, mais ailleurs on rivalise de zèle et d'enthousiasme. Des bords de l'Atlantique, les provinces de l'Est prennent part à notre fête, dans la personne de l'un de leurs vénérables prélats, Mgr McIntyre, et de son aimable compagnon. La riche province de l'Ouest nous permet de revoir avec bonheur un de nos hommes d'état les plus distingués, l'honorable Alexandre Campbell. Le Midi veut que, des Etats-Unis, nous viennent des élèves de Saint-Hyacinthe, pour affirmer les sentiments d'attachement que ce séminaire sait inspirer. Et, du Septentrion, un sénateur de Manitoba, l'honorable M. Girard, se joint à son archevêque, pour dire bien hautement que le froid peut tenter de glacer nos membres, mais ne saurait refroidir les cœurs. O Père vénéré, vois tes enfants qui viennent. *Filii tui de longe*

venient, et il n'est pas hors de propos d'ajouter *Filiæ tuæ de latere surgent* ; car le couvent qui est là, à côté de nous, n'est que la continuation de celui que la munificence de M. Girouard a fondé pour nos sœurs et nos jeunes Canadiennes.

Souffrez que je répète une de ces anecdotes si pleines d'attrait, qui ont attaché à la mémoire de M. Girouard un si grand charme.

L'illustre Mgr Plessis honorait notre bien aimé fondateur d'une amitié toute particulière. Un jour, il était en visite pastorale à Saint-Hyacinthe. M. Girouard traitait le prélat avec toute la courtoisie respectueuse qui le distinguait ; seulement il cachait, même à l'amitié, le projet qu'il avait conçu depuis quelque temps, de fonder et de doter un collège.

C'était à l'époque où Mgr Plessis s'imposait tant de sacrifices pour donner au séminaire de Nicolet l'impulsion qui lui à assigné un rang si distingué au milieu de nos meilleures maisons d'éducation.

Après avoir goûté ensemble les charmes de l'amitié, le grand évêque et l'excellent curé rentrèrent pour prendre quelque repos ; mais le sommeil fuyait leurs paupières, préoccupés qu'ils étaient tous deux, des immenses difficultés qui se rattachent nécessairement à des fondations importantes. Mgr Plessis connaît le cœur si

généreux de M. Girouard et sa réputation de richesse, mais il ignore ses projets. Il frappe à la cloison qui sépare leurs chambres, en disant : " Girouard, dors-tu " ?—" Non, Monseigneur. "—" Veux-tu me procurer cinq cents louis pour mon séminaire de Nicolet ? " —" Je dors Monseigneur ! " fut la réponse donnée à cette demande inspirée par le désir du bien.

" Je dors "..........Il y a, sans doute, une bonhomie charmante dans l'homme éveillé qui dit : " je dors. " Mais, cette fois, il y avait plus que de la bonhomie, ou mieux, cette bonhomie n'est autre chose que l'expression sans apprêt d'une pensée profonde, d'un sentiment sublime. Pour comprendre *toute* la portée de ce que disait M. Girouard, lorsqu'il répondait à l'illustre pontife : " je dors, " il faut, ce me semble, remonter jusqu'à la première page de l'histoire du genre humain.

Le premier homme étant sorti des mains de son Créateur, la divine charité envoya un sommeil mystérieux à celui qui devait être le père de tous ; pendant ce sommeil, Dieu prit une côte d'Adam, et de cette côte forma celle qui devait être *la mère de tous*. Le sommeil mystérieux que la charité divine envoya au père de la famille humaine n'est pas sans offrir une certaine analogie avec celui qu'invoquait M. Girouard, lorsqu'il disait : " je dors,

Monseigneur." En la personne de ce saint prêtre, si plein de respect affectueux pour les enfants, nos jeunes années avaient un père, et il fallait que la divine charité se servît de lui, pour nous donner une mère ; c'est pourquoi elle lui envoya ce sommeil mystérieux, qui lui permit de dire, en toute vérité : "je dors"......... ; je dors, en me refusant les jouissances légitimes que ma position, mon âge, mes services et ma fortune semblent réclamer. Je dors, en n'écoutant pas les grandes voix de la nature et du sang, qui demandent que je vienne en aide à ceux des miens qu'il me serait si doux de soulager. Je dors, Monseigneur, en refusant à votre amitié qui m'honore les secours qu'elle me demande pour une institution qui vous donne tant de préoccupations, et qui a toutes mes sympathies et mon respect. Je dors......... et, pendant ce sommeil mystérieux, la charité de Dieu prenait là, dans le cœur de M. Girouard, tout ce qu'il fallait pour nous donner, à nous tous, notre *Alma Mater*, la mère qui a formé nos intelligences, le collège de Saint-Hyacinthe.

Il était donc bien naturel, Messieurs, que le comité qui a si bien organisé cette fête, en nous unissant à l'érection d'une statue de notre père, nous donnât aussi la satisfaction de joindre à ce présent une

autre œuvre artistique qui, par sa destination, est *comme l'image de notre mère.* Car votre séminaire, Messieurs, est comme une fontaine vive et abondante au milieu d'un champ fertile. Placé à Saint-Hyacinthe, Messire Girouard a souvent traversé la plaine magnifique au milieu de laquelle est assise la ville que nous voyons, avec tant de bonheur, renaître de ses cendres, plus belle que jamais; cette plaine qui, d'un côté, se baigne dans les flots majestueux du Saint-Laurent, et, de l'autre, s'appuie sur les collines verdoyantes des cantons de l'Est. Elle est arrosée par deux de nos plus belles rivières, le Richelieu et l'Yamaska. Cette plaine, Dieu l'a faite belle et fertile, les hommes l'ont faite riche par leur travail, et M. Girouard a eu le vif désir de la rendre heureuse, en facilitant l'éducation des populations qui l'habitent; c'est pourquoi il a établi son collège au milieu de ce plateau, l'un des plus beaux du monde, *sicut fons in medio camporum.*

A cette terre fertile, il faut des cultivateurs et des industriels intelligents, qui en exploitent toutes les richesses; il faut des hommes qui, par les *professions* libérales, donnent tous les secours dont leurs compatriotes ont besoin, au milieu des misères et des difficultés de la vie; il faut des législateurs, des hommes d'Etat, des

magistrats qui font les lois, ou les appliquent, et dirigent la chose publique, de façon à assurer aux populations la plus grande somme possible d'avantages de tout genre ; il faut le prêtre qui, par son zèle et son dévouement, console ceux qui pleurent, guide ceux qui cheminent dans les sentiers de la vie, et les prépare aux joies éternelles réservées à l'homme de bien. Toutes ces nécessités morales, M. Girouard les a comprises. En parcourant en tout sens cette magnifique plaine, il s'est dit : "je bâtirai un collège qui sera " comme une fontaine vivifiante, à laquelle " viendront s'abreuver les jeunes intel- " ligences, se rafraîchir et se raviver ceux " qui se sont fatigués au contact des " choses du temps, et sur laquelle jetteront " un regard d'amour et de reconnaissance " ceux qui, au déclin de la vie, réfléchi- " ront sur les immenses avantages qui " découlent d'une pareille fondation ; " et le collège a été fondé ; et, depuis soixante ans, une éducation classique de premier ordre est offerte à la jeunesse de cette partie et du reste du pays, à des conditions sans lesquelles plusieurs de ceux qui m'entendent n'auraient peut-être jamais été instruits. Elle a été bien féconde cette noble institution que nous aimons comme notre mère dans la vie intellectuelle. Depuis ses commencements,

le séminaire de Saint-Hyacinthe a reçu plus de 8,000 élèves qui se répartissent comme suit :

2,600 dans le commerce, l'industrie et l'agriculture ;

400 dans les professions libérales ;

40 dans les assemblées législatives et la haute magistrature, parmi lesquels le surintendant de l'Education, huit ministres d'Etat, six juges de la Cour supérieure, et cinq sénateurs de la Puissance.

300 prêtres, 1 prélat domestique de la Cour pontificale et 5 archevêques et évêques.

C'est assez dire que la bénédiction du ciel est tombée en abondance sur l'œuvre de son humble et fidèle serviteur, et l'a fécondée d'une manière étonnante. C'est assez dire quelle est la puissance et la fécondité du dévouement. C'est assez dire que si, d'un côté, la ville de Saint-Hyacinthe doit sa prospérité à l'œuvre de M. Girouard, d'un autre côté, le pays tout entier, notre cher Canada, lui doit un vif sentiment de reconnaissance. Suivons, Messieurs et chers condisciples, l'exemple qui nous a été donné par M Girouard lui-même. Né dans la paroisse de Boucherville, il devait son éducation à la générosité de quelques citoyens de cette localité. Aussi, presque chaque année, le vénérable vieillard faisait ce qu'il appe-

lait lui-même *sa visite de reconnaissance* ; et, dans chacune de ces circonstances, il se déclarait l'obligé de ceux qui avaient contribué en quelque chose à son éducation, et les remerciait.

Messieurs, j'ai la douce confiance que nous sommes tous de ceux qui croient qu'un bienfait n'est jamais assez payé ; que la vie n'est pas assez longue pour remercier ceux qui ont contribué à l'embellir et à la sanctifier par les bienfaits d'une éducation brillante, solide et chrétienne ; aussi, j'ai la certitude que tout en offrant au séminaire les cadeaux que je viens de lui présenter en votre nom, nous sommes tous décidés à faire quelque chose de plus.

Avant de terminer, je me permettrai donc une suggestion que votre bienveillance et votre générosité voudront bien ne pas dédaigner.

Nous avons élevé une statue à la mémoire de M. Girouard ; mais sa dépouille mortelle reste sans le monument qui devait ombrager sa tombe.

A côté du fondateur repose celui dont l'enseignement philosophique a jeté tant d'éclat sur cette maison et dont les aimables qualités ont inspiré à nos cœurs une si vive affection, le regretté M. Desaulniers. Là aussi se trouvent les dignes MM. Gendron et Lecompte, et à eux

vient de se réunir un ami qui nous est bien cher à tous, l'excellent M. Dufresne.

Le séminaire voulait, et veut encore, élever une chapelle au-dessus de ces tombes si chères et si vénérées; mais le défaut de ressources force d'ajourner à plus tard la réalisation de ce pieux désir. C'est pourquoi je prends la liberté, excessive peut-être, mais provoquée par votre attachement au séminaire, de vous prier de vouloir bien accueillir favorablement la suggestion de *bâtir la chapelle projetée.*

En priant tous ceux qui aiment le séminaire de faire un sacrifice en sa faveur, je me permettrai aussi de faire une demande aux messieurs de la maison.

Si les élèves bâtissent une chapelle, vous voudrez bien, Monsieur le Supérieur et Messieurs, prendre l'engagement de faire dire à perpétuité, une messe chaque semaine pour tous les membres vivants du séminaire, et une autre pour tous les membres défunts. Par *membres* j'entends les fondateurs, les bienfaiteurs, les professeurs, les élèves et même les serviteurs de l'établissement.

Je sais que les temps sont durs, et que nous traversons une crise qui met la gêne partout; mais il faut espérer que des jours meilleurs nous sont encore réservés; et, dans cet espoir, j'ose prier les messieurs du comité qui a si bien organisé cette fête,

de se mettre à l'œuvre et de combiner les plans nécessaires au succès de l'entreprise ; et nous nous invitons tous mutuellement à venir, *dans dix ans au plus tard*, assister à la consécration de la chapelle de notre beau séminaire.

Pardonnez-moi, Monsieur le Supérieur et Messieurs les membres du séminaire, d'avoir pris la liberté de faire une pareille suggestion.

Pardonnez-moi, bien aimés condisciples, d'avoir tant et si mal parlé. J'avais pourtant des raisons de mieux faire, s'il est vrai que de sentir vivement soit un moyen de parler éloquemment. Pourtant, je dois l'admettre, il me serait bien difficile, sinon impossible, de dire ce que le souvenir de Saint-Hyacinthe a produit d'émotions dans mon cœur. Il y a trente-trois ans, je venais faire mes adieux, et ces adieux je les croyais éternels ; je n'avais pas le moindre soupçon que mon retour en ces lieux fût possible. Aussi, quels regards affectueux j'attachais aux murailles du vieux collège, à la ville qui les renfermait, au bois de pins où nous dirigions nos promenades. Mais surtout, comme mon cœur se serra, quand je me séparai de ceux qui avaient dirigé mon enfance, et dont quelques-uns sont encore ici. Je partis emportant mes souvenirs, gardant mes affections. Dans mes longues

courses de missionnaire, seul enfant de la maison, seul avec des sauvages qui ne m'auraient pas compris, il me fallait confier les pensées intimes de mon âme aux échos de la forêt.

Si la distance n'était pas si grande, j'appellerais ces échos ; ou mieux, ils viendraient d'eux-mêmes écouter les accords délicieux de cette fête incomparable, et vous dire que les lacs sans nombre, les fleuves, les forêts et les prairies du Nord-Ouest ont entendu le nom de Saint-Hyacinthe se répéter mille et mille fois.

Pendant dix années passées au collège, je m'étais souvent endormi au bruit des cascades de l'Yamaska. Aussi, que de fois, couché au pied d'un arbre, sur le bord d'un rapide, je me suis réveillé en sursaut, en disant : suis-je à Saint-Hyacinthe ? sont-ce les cascades de sa jolie rivière qui murmurent à mon oreille ?—Bientôt la réalité chassait l'illusion ; mon cœur me disait : exilé, prie pour la patrie. Une prière pour Saint-Hyacinthe calmait les agitations de mon cœur. Il faut quelquefois être loin pour savoir combien on aime. Mais aujourd'hui, Monsieur le Supérieur et Messieurs les membres du séminaire de Saint-Hyacinthe, il fait bon d'être près pour vous dire : vos anciens élèves vous aiment, vous respectent et vous remercient !

LES SAUVAGES.

*Description des mœurs et du caractère des sauvages, tirée de l'*ESQUISSE DU NORD-OUEST.

Sous le nom de *sauvages*, on désigne, en Canada, toutes les tribus aborigènes de l'Amérique. Les Anglais les appellent "Indians" et partout on les reconnaît sous l'appellation de "Peaux-Rouges." Sans entrer dans l'examen du plus ou moins de justesse de ces différents noms, nous désignerons, sous le nom de sauvages tous les naturels du Département du Nord ; non pas que tous soient d'un caractère barbare, féroce ou sauvage, mais bien parce qu'il y a quelque chose de sauvage dans leur genre de vie, ou par opposition au titre de civilisées, donné aux nations qui pratiquent une religion, vivent sous une forme de gouvernement, obéissent à des lois et se livrent aux arts ou à l'industrie.

Il n'y a encore qu'un demi-siècle, les sauvages du Département du Nord n'avaient aucune notion du christianisme, pas même de culte défini ou régulier ; encore aujourd'hui, à peu près tous, chrétiens

ou infidèles, ont conservé leurs habitudes sociales. La chasse et la pêche, à de très rares exceptions près, constituent leur unique ressource, comme leur occupation exclusive. Le sauvage est non seulement nomade, mais même errant et aventurier. Point de maison, en général, pas même de demeure fixe. Des tentes de peaux (loges), des cabanes d'écorce ou de branches d'arbres, voire même de neige et de glace, souvent, la grande cabane du bon Dieu, qui n'a de dôme que la voûte étoilée ou nébuleuse. Voilà l'habitation du sauvage, qu'il déplace quand bon lui semble. Quelques familles vivent isolées, d'autres se réunissent par camps plus ou moins considérables, suivant les chances de la pêche ou de la chasse.

Quoique, en général, les sauvages n'aient aucune espèce de gouvernement, aucun code de lois, cependant, chez quelques tribus, chez celles surtout qui font encore la guerre, il y a un certain ascendant exercé par des chefs, dont l'autorité est bien limitée, à moins que ces chefs, à force de payer d'audace, ne finissent par inspirer la crainte à leurs frères. Une supériorité véritable, une plus grande habileté et parfois une plus grande bonté aussi, ont groupé autour de quelques individus une famille nombreuse, accrue d'un certain nombre d'amis, et là l'autorité patriarcale

de l'homme mur ou du vieillard s'exerce avec une certaine assurance.

Les sauvages du Département du Nord voyagent beaucoup, mieux vaudrait dire qu'ils voyagent constamment. Avant l'établissement des nombreux comptoirs qui couvrent aujourd'hui le pays, ils entreprenaient souvent des voyages de plus de mille lieues pour aller échanger quelques fourrures avec les traiteurs européens et canadiens. Ces longs voyages se faisaient, d'ordinaire, en canots d'écorce de bouleau. Les comptoirs sont partout tellement multipliés maintenant, qu'il n'est plus nécessaire d'aller si loin pour faire ces échanges, et, pourtant, les sauvages continuent à voyager. Le léger canot d'écorce facilite ces pérégrinations dans la partie du pays couverte de forêts et que sillonnent des cours d'eau et des lacs nombreux. Dans les prairies, les sauvages possèdent des chevaux et s'en servent pour traverser leurs plaines immenses. En hiver, les chiens remplacent le canot et, en tout temps, ils aident le cheval pour le transport des bagages et des provisions.

Les sauvages des prairies surtout ont un singulier mode d'utiliser leurs chevaux et chiens pour les transports. Deux longues perches sont fixées par une de leurs extrémités sur le dos de l'animal, où elles se croisent et où elles sont retenues par

des courroies qui remplacent le harnais, les deux autres extrémités des perches traînent sur le sol, glacé ou non, en s'écartant plus ou moins, suivant leur longueur ; c'est sur cette dernière partie que sont déposés les bagages, qui s'y soutiennent sur les courroies ou les peaux de buffles fixées aux deux perches. Quand il y a des infirmes ou des malades dans la famille, on recourt à ce moyen de transport, et des gens qui en ont fait l'expérience m'ont assuré que les secousses sont aussi douces que dans les voitures les mieux suspendues.

Les sauvages ne sont pas riches ; assez souvent, la femme, sans être le moins du monde aidée de son mari, peut porter sur son dos tout l'avoir de la famille. Les trésors en espèces sont inconnus, puisque dans toute l'étendue du Département du Nord, à l'exception de la colonie de la Rivière-Rouge, l'argent n'a point cours ; la valeur et l'usage en sont ignorés des sauvages. Des fourrures, des provisions, fruits de la chasse et de la pêche, voilà ce qui peut les enrichir. En échange, ils reçoivent quelques vêtements et quelques ustensiles de fabrique anglaise ou américaine, qui constituent tout leur avoir, en ajoutant, pour les sauvages des prairies, quelques chevaux, et pour tous quelques chiens. Chez les sauvages, l'absence des

richesses et accompagnée de la plus grande pauvreté. Des tribus entières sont habituellement dans un état de demi-jeûne et de souffrances journalières ; et toutes les tribus manquent, dans un temps ou un autre, des choses les plus essentielles à la vie ; aussi, il est étonnant de voir jusqu'à quel point ces infortunés portent l'exercice de la privation. Etre trois ou quatre jours sans le moindre aliment leur paraît chose toute simple et naturelle; très souvent ces privations extrêmes se prolongent jusqu'à sept ou huit jours.

Ajoutons à cela une demi-nudité, au milieu des rigueurs de notre affreux climat, et on aura une faible idée des épreuves physiques de ces pauvres peuplades. J'ai dit que la femme porte, quelquefois, sur son dos, tout l'avoir de la famille. Ces mots résument la position de la femme chez les sauvages. Je parle des sauvages infidèles, car la position de la sauvagesse chrétienne est bien améliorée. La première recueille dans toute leur amertume les fruits de la malédiction lancée contre la mère des humains, la seconde trouve à ses maux une compensation dans les fruits de bénédiction qui lui viennent par l'entremise de la mère des chrétiens ! On dit que les Esquimaux et les Loncheux traitent leurs femmes avec un peu plus d'humanité que les autres

sauvages. Je n'ai jamais vu ces tribus; mais toutes celles qui j'ai vues, à l'état d'infidélité, m'ont forcé à considérer la femme sauvage comme l'être le plus malheureux que l'on puisse imaginer. Cette infortunée est non-seulement le portefaix de la famille, elle en est littéralement la bête de somme. Toutes les corvées sont pour elle et, presque invariablement, les plus petits adoucissements lui sont refusés. La position est rendue plus pénible encore par les mauvais traitements, le mépris le plus profond et l'état d'abaissement dans lequel elle est tenue. Que de fois mon cœur a été navré d'amertume, en voyant la misère profonde dont j'étais le témoin! Comme j'ai béni et remercié le bon Dieu qui, entre autres bienfaits, a donné à nos mères la position qu'elles occupent au milieu des nations chétiennes! Comme ils étaient ignorants et insensés ceux qui, pour blasphémer contre la religion régénératrice, rêvaient pour les forêts d'Amérique un peuple primitif, jouissant d'un bonheur imaginaire!

Comme ces utopies, ces rêves d'imaginations en délire ou de cœurs dépravés, sont loin de la triste réalité. J'ai passé plus de la moitié de ma vie dans ces pays, et, malgré le spectacle habituel de la misère, et d'une misère quelquefois partagée avec ceux qui l'endurent, j'en suis

encore à me faire la question : comment les sauvages peuvent-ils vivre ?

En Europe surtout, où l'on n'a jamais vu de sauvages, on se fait sur leur compte des idées fort singulières. Pour détruire, en deux mots, toutes ces fausses impressions, il suffit de dire que les sauvages sont des hommes. Cette assertion, si simple en apparence, dit pourtant ce que sont ces races infortunées, beaucoup mieux que toutes les rêveries de ceux qui en ont parlé sans les connaître. Le sauvage est un homme, d'abord dans son physique ; très souvent, il est même un beau type, à l'exception, pourtant, d'une saillie un peu exagérée des pommettes des joues, d'un teint trop foncé ou cuivré, et de la rareté de la barbe. Plusieurs des sauvages sont des hommes magnifiques ; leur, taille est beaucoup au-dessus de la moyenne, surtout si on la compare avec celle des habitants de l'Europe méridionale. J'ai vu une foule d'Européens et de Canadiens, tout aussi noirs que les sauvages qui ne sont pas trop exposés aux intempéries de l'air. Tous les sauvages que j'ai vus ont les yeux noirs, et cet organe, comme celui de l'ouïe, acquiert, chez eux, une capacité très grande, par suite de l'exercice. Je n'ai jamais vu de preuve de ce que j'ai lu sur la finesse de leur odorat. L'œil noir du sauvage est

souvent plein de vivacité, d'intelligence et de malice ; chez d'autres, il a le calme de la bonté ou l'expression béate de l'indifférence. Le sauvage est bien proportionné. Si le manque d'habitude n'a pas développé chez lui une grande force musculaire, l'exercice, en retour, lui fait acquérir une grande agilité et une puissance étonnante de résister aux fatigues auxquelles il est exposé. Le sauvage est un homme qui mange, boit, dort et marche ; qui mange énormément quand il a de quoi satisfaire son appétit, tout comme il se passe de nourriture au besoin ; qui boit, trop souvent avec excès, surtout " l'eau de feu." Beaucoup de personnes civilisées des pays froids surtout savent très bien que cette disposition est un trait caractéristique de l'humanité. Il dort, cet homme sauvage, il dort comme les autres paresseux, le jour, la nuit, quand il n'a rien qui l'occupe, puis aussi, il veille plus que qui que ce soit que je connaisse. Il marche ce bipède aux jambes un peu croches, aux pieds fermés en dedans par l'habitude, et il marche comme un véritable chien de chasse. Il court même, et ce au point d'atteindre les cerfs dans les déserts et au milieu des forêts. Le sauvage est un homme, il naît dans les pleurs, grandit au milieu des larmes ou des rêves : il vieillit quelquefois quand l'excès

de la privation n'a pas ruiné, avant le temps, un tempérament doué par nature de tout ce qui peut assurer la longévité ! Soumettez ce sauvage aux nombreuses influences auxquelles sont soumis les hommes des pays civilisés ; qu'il accepte les raffinements des tailleurs, parfumeurs et coiffeurs ; et vous aurez un élégant, souvent beaucoup plus élégant que la plupart de ceux qui se prévalent le plus de ce titre. Voilà pour l'homme physique.

J'ajoute, le sauvage est un homme ; homme intelligent, et en le disant, je pense au sourire dédaigneux que cette assertion peut faire courir sur certaines lèvres, et pourtant, je crois avoir des raisons de la formuler. Le sauvage est un homme intelligent, et j'en donne pour preuve la langue qu'il parle, les pensées qui l'occupent, les sentiments qui l'animent. Chaque nation parle une langue différente de toutes les langues européennes, différente, peut-être, (à l'exception de celle des Esquimaux) des idiomes asiatiques ou africains, différente même de celles parlées par les autres tribus américaines. Toutes les familles ou nations sauvages même du Département du Nord ont des dialectes distincts, aussi distincts entre eux que le français l'est du chinois ou l'anglais de l'indou. Ces dia-

lectes ne sont pas des sons inarticulés, comme on n'a pas craint de l'affirmer ; ce ne sont pas des débris tronqués, inintelligibles ou insignifiants ; non, ce sont, au contraire, des langues véritables, exprimant toutes les idées qui se trouvent dans la tête, tous les sentiments qui sont au cœur de ceux qui les parlent. Ces idiomes versent dans votre âme, à vous étrangers qui les comprenez, tout ce qu'il y a dans l'âme de ce pauvre enfant des bois, auquel vous refusez peut-être l'honneur d'être votre semblable, tout comme elles sont l'interprête fidèle de ce que vous voulez lui communiquer. Et ces langues diverses, qui les a faites ? qui les conserve, qui fait que toute une nation les parle avec une perfection que l'on ne trouve pas dans la manière dont les peuples civilisés parlent les leurs. Sans grammaire, sans dictionnaire, sans monument écrit, de quelque nature que ce soit, le père redit à son fils les accents qu'il a recueillis sur les lèvres de l'auteur de ses jours, et le petit enfant qui ne sait que pleurer, commence, peu à peu, à balbutier quelques mots, à dire : mon père, ma mère. Plus tard une phrase mal articulée provoque le rire affectueux de toute la famille ; enfin la connaissance de cette phrase se complète, puis c'est une autre ; jusqu'à ce que l'âge mur perfectionne cet art par

excellence de la parole, pour que celui qui l'a acquis, le transmette à ses descendants.

Le sauvage est un homme intelligent; l'esprit de l'homme, quelle que soit sa portée, ne s'exerce pas, d'ordinaire, en dehors de ce qui le préoccupe, de ce qui nourrit ou excite son activité. Que de belles et nobles intelligences sont restées enveloppées dans les ombres d'une condition obscure, tandis que des médiocrités ont, au contraire, pris leur essor, grâce aux circonstances! Cette différence que l'on remarque si souvent entre les hommes d'une même nation, entre les membres d'une même famille, est-il étonnant de la rencontrer entre certaines nations et certaines autres?

Bien sûr, le cadre des connaissances du pauvre sauvage est bien limité; aussi, il ne faut pas s'attendre à voir son intelligence s'exercer sur un grand nombre d'objets; pourtant, il suffit de la voir se débattre dans ce cadre étroit, pour se convaincre que, lui aussi, est un être intelligent. Le sauvage voit, examine, compare, juge, modifie, il se souvient, il prévoit, il apprend, il oublie. L'idiotisme est rare chez les sauvages, l'esprit y est commun. Ils se moquent, se rient, s'amusent à vos dépens, non pas comme les singes quadrumanes, qui le font par un certain ins-



tinct mécanique, mais bien comme les plus futés des singes bipèdes. Les occupations ordinaires du sauvage, quelque restreintes qu'elles soient, prouvent son intelligence.

Un certain prédicant se trouvait un jour au milieu d'une tribu peu disposée à l'écouter. L'orateur, s'apercevant que ses exhortations faisaient peu d'impression, eut recours à un coup de théâtre. Il saisit sa montre et la montrant aux sauvages, il les exhorta à en admirer le mécanisme, et à en conclure la supériorité des hommes civilisés sur ceux qui l'écoutaient : le tout assez maladroitement pour froisser la susceptibilité et l'orgueil, tout aussi grands chez les sauvages que chez les autres enfants d'Adam. Après un instant de silence, et pendant que l'orateur promenait un regard de mépris sur ceux qu'il croyait avoir complètement convaincus de sa supériorité, le chef prit la parole : "C'est " vrai, c'est vrai, dit-il, vous avez de " l'esprit, vous autres civilisés ; nous, nous " sommes bêtes ; tu nous montres ton " soleil artificiel, est-ce toi qui l'as fait ? " Non, dit l'interlocuteur. Ho ! Ho ! ce " n'est pas toi qui l'as fait et tu nous le " montres pour nous prouver que tu as " de l'esprit !

" Je suis bête ; cependant, écoute-moi ; " je ne parlerai pas longtemps, parce que

" tu parais nous mépriser trop. Voici mon " arc et mes flèches, c'est moi qui les ai " faits ; voici mon fusil, qui, comme ton " soleil artificiel, a été fait par des hommes " de ton pays. Vous autres, vous avez de " l'esprit, vous savez tout faire, et vous " devez, au moins, savoir vous en servir. " Prends ce fusil et cette poudre, moi je " garderai mon arc et mes flèches ; partons " tous deux pour la forêt ; nous revien- " drons, tous deux, à la prochaine lune, " et tu nous diras alors si tu as beaucoup " plus d'esprit que les sauvages." Cet argument, pour n'être pas de la plus stricte logique, suffit, on le comprend assez, pour arracher un violent éclat de rire à toute la bande, et jeter dans la confusion le maladroit orateur, qui savait bien que si les sauvages ont tant à apprendre des civilisés, ils ont bien des choses à leur montrer dans leur genre de vie.

L'homme du désert, si ignorant quand il n'a pas de maître, apprend avec une grande facilité du premier maître qui se présente. Nous avons des livres écrits en caractères syllabiques ; je connais un sauvage qui a appris à lire dans un jour, et plusieurs l'on fait en trois jours. Depuis près d'un quart de siècle je suis au milieu des sauvages, et j'en suis toujours à la conviction qu'ils ont autant d'intelligence que la portion non cultivée des peuples

les plus distingués sous le rapport intellectuel. Mais dira-t-on peut-être, si vraiment les *Peaux-rouges* sont intelligents, comment expliquer leur position ? Comment se fait-il qu'à notre époque surtout, au milieu des lumières qui, par leur éclat, semblent vouloir aveugler les autres peuples, comment se fait-il qu'ils connaissent si peu ? Nous avons des chemins de fer et eux vont à la raquette, nous avons des télégraphes sous-marins et eux n'ont pas même l'idée d'un bureau de poste, nous avons des canons rayés, des fusils à aiguille ou chassepots, nous pouvons tuer à des distances énormes, eux sont encore au système primitif de destruction de leurs semblables. Ils n'ont que des lances, des carquois, des arcs, des flèches : ils ne peuvent tuer que de près ; nous avons des vaisseaux blindés, et ils n'ont que des canots d'écorces. Nous lisons tous les secrets du ciel visible, et eux ne connaissent que quelques constellations ; nous calculons tous les âges et toutes les couches de la terre, et eux ne connaissent que les animaux qui l'habitent. En un mot, nous sommes les grandes, les puissantes nations de l'époque, et eux ne sont que les pauvres et ignorants sauvages de la forêt et de la prairie. Comment cela ? La réponse à cette importante et grave question est, sans doute,

dans les secrets de Dieu. Mais ce Dieu infiniment bon, ne semble-t-il pas avoir voulu nous donner une leçon utile, en nous montrant la non-omnipotence de la raison humaine livrée à elle-même ? Les races sauvages sont comme les autres races qui ont été animées par ce souffle de vie qui a placé les enfants d'Adam parmi les êtres intelligents. Cette intelligence, si on le veut, est comme à l'état latent et laisse passer des siècles sans éclairer ceux qui la possèdent des rayons qu'elle fait briller ailleurs, sans sortir ces infortunés de l'ornière profonde où ils sont tombés, sans les ramener au point d'où ils sont partis. Donc cette raison humaine, livrée à elle-même, est impuissante et stérile, donc elle ne te suffit pas, ô insensé ! qui voudrais rejeter la raison suprême.

Le sauvage est un homme ; et j'en ai la preuve dans son caractère moral. L'intelligence de l'homme, servie par des organes, se soumet, trop souvent, à leur empire tyrannique, comme aussi elle sait parfois s'en affranchir. Le sauvage, comme l'homme civilisé, s'élève au-dessus des sens quand, en se faisant chrétien, il accepte cette morale sublime qui gêne tant les partisans de la morale libre. Comme il est doux, comme il est consolant, de voir cette soumission du sauvage, cour-

bant son front indompté sous le joug de l'Evangile ! Oui, le sauvage est un homme, qui trouve dans la doctrine divine de quoi éclairer son intelligence, jusque-là si obscure ; et dans les célestes enseignements de quoi remplir le vide de son cœur ! Que de fois j'ai été profondément touché, que de douces larmes j'ai répandues, en voyant l'action de la grâce sur ces infortunés orphelins du bonheur qu'elle façonne pour la félicité ! Oui, le sauvage est un homme, un homme capable de faire dominer en lui l'homme spirituel ; capable de sentir et de goûter les choses de Dieu. Si le caractère moral du sauvage qui se convertit au christianisme, si ce caractère ne vous prouve pas assez qu'il est homme, ô vous ! qui ne craignez pas de rejetèr l'enseignement divin, contemplez le sauvage infidèle, et sa dégradation vous prouvera qu'il est de la même espèce que ceux qui le repoussent. Homme, comme tous ceux qui ignorent Dieu ou le méconnaissent ; comme tous ceux qui ne veulent pas de l'Evangile ni de sa morale ; homme comme tous les esclaves des sens et de la nature, homme, comme tous les orgueilleux, les homicides, les voleurs ! Oh ! oui, le *Peau-Rouge* infidèle prouve qu'il est homme comme la race blanche infidèle !

Les sauvages du Département du

Nord avant même l'arrivée des missionnaires parmi eux, avaient tous quelques notions religieuses, voire même quelques traditions bibliques, faciles à distinguer, au milieu du grossier encadrement de folies et de superstitions qui les enveloppe. Tous les sauvages reconnaissent un être quelconque, supérieur aux autres, auquel ils donnent différents noms. Le culte de cet être était souvent nul et toujours bien mal défini; quelques-uns rendent le culte le plus éclatant au soleil; d'autres, tout en reconnaissant l'*Esprit Bon*, servent et honorent de préférence le méchant. Presque tous croient à une espèce de polythéisme grossier, ils adressent leurs supplications à tous les êtres de la nature, à tous ceux surtout qui revêtent une forme singulière ou extraordinaire. D'infâmes et absurdes superstitions captivent les pauvres peuples, et sont souvent un obstacle à leur conversion. Les jongleurs ou sorciers, qui sont d'ordinaire les médecins, s'attribuent une puissance et une force surnaturelle, qui leur permet d'exercer un grand ascendant sur leurs compatriotes, et comme ces personnages trouvent ainsi un moyen sûr de servir leurs sordides passions, ils sont intéressés à ne point abandonner leur art, et à combattre tout ce qui, en diminuant leur influence, nuirait à leurs intérêts.

Quant à la valeur réelle de ces jongleries il m'est bien difficile, non seulement de formuler, mais même de me former à moi-même une opinion certaine. Nul doute que, le plus souvent, ce n'est qu'une supercherie adroite, d'autres fois, je serais tenté de croire à une intervention diabolique. D'ordinaire, ces sorciers ou *hommes de médecine* sont de beaucoup les plus mauvais de la nation, et l'esprit méchant, si Dieu le lui permet, trouverait son compte à les assister. Je n'ai jamais pu être témoin de ces magies. Ma légitime curiosité à cet égard était excitée par la nature des faits racontés ; et aussi, je dois l'avouer, par le caractère d'hommes sérieux et intelligents qui me disaient avoir été témoins oculaires de ces merveilles. Souvent, j'ai demandé à voir ces tours de force des sorciers et les acteurs s'y sont refusés, assurant eux-mêmes qu'ils n'avaient plus aucune puissance en présence de *l'Homme de la Prière*, ou même auprès d'un objet pieux, comme le livre des saintes Ecritures, une croix, un chapelet, etc., etc.

De qui descendent les Sauvages ? Je viens de le dire, ce sont des hommes, donc ils descendent d'Adam. J'ajouterai, Noé fut leur aïeul, Sem leur père, car la race rouge ou américaine se rattache à la race mongole, dont elle diffère moins que les

races issues des trois fils ne diffèrent entre elles. La question de la possibilité de peupler l'Amérique par des émigrations de l'Asie, ou même du Nord de l'Europe, n'est plus un problème. Tout le monde sait combien la chose est facile ; même en supposant qu'à l'époque de ces pérégrinations, les voyageurs n'auraient pas eu d'autres facilités que celles qu'ils possèdent aujourd'hui. Cette dernière supposition n'est point probable. Pour ma part, je suis convaincu que les sauvages ont été plus civilisés qu'ils ne le sont maintenant ; qu'ils se sont abaissés par l'oubli des traditions qui les ralliaient à Dieu, tout comme ils se relèveront, en acceptant l'enseignement qui les rapproche de leur auteur et de leur fin. Puisse leur position servir de leçon à ceux qui voudraient atténuer, pour les détruire ensuite, les préceptes du divin Réparateur !

Que deviendrait l'humanité si elle se faisait athée, si elle se faisait matérialiste ? Elle deviendrait sauvage et sauvage de la pire espèce. Comme ils sont coupables, ceux qui s'efforcent de la conduire à ces monstruosités, par des voies directes, quoiqu'on les colore d'un nom moins odieux. Le pauvre sauvage n'a jamais été assez insensé pour prononcer la déchéance de l'Etre Suprême, il n'a jamais été assez méchant pour revendiquer l'éga-

lité avec la brute, et, pourtant, il est descendu assez bas en ne conservant que les notions vagues et indéfinies qui l'ont arrêté sur le bord de ces deux abîmes. Que deviendront les nations, dont un certain nombre ne paraissent pas craindre de descendre dans ces horribles profondeurs ?

Quand des hommes se sont-ils faits américains ? La solution de cette question serait sans doute extrêmement intéressante, mais je crois bien que ce n'est pas ici qu'on la trouvera. Je pense même qu'on ne la trouvera jamais. Nos sauvages du Département du Nord sont tous sans chroniques, sans annales, sans monuments écrits, sans monuments d'un ordre ou d'un genre quelconque. Tous ignorent, ou ignoraient à notre arrivée jusqu'à leur âge et celui de leurs enfants. Les traditions orales ne s mblent bien définies que lorsqu'elles ne remontent pas plus loin qu'à l'aïeul de celui qui les raconte, en sorte que l'on comprend facilement que les recherches archéologiques ne sont pas faciles. La science chronologique, souvent si difficile à établir parmi des peuples qui ont joui d'une certaine civilisation, est tout à fait nulle et impossible ici. Nous ne tenterons donc pas même le moindre essai à cet égard.

Après avoir donné cet aperçu si suc-

cinct des sauvages en général, il nous semble naturel d'en faire l'énumération. Le Département du Nord possède des sauvages de cinq familles différentes, différentes surtout par la langue. Aucun de ces idiômes n'a la moindre analogie avec les quatres autres; d'autres différences caractérisent ces cinq familles et aident à les classer à part, tout comme la ressemblance de langage nous fait ranger dans le même groupe des tribus qui sembleraient différentes à d'autres points de vue. Ces cinq familles sont : 1. la famille des Algonquins ; 2. celle des Assiniboines ou Sioux ; 3. celle des Pieds-Noirs ; 4. la famille Tchippeveyaux ; 5. enfin, celle des Esquimaux."

Lisons maintenant le portrait charmant que Mgr Taché fait des métis.

" Ce nom est donné, dans le pays, à tous ceux qui ont une origine mixte et, spécialement, à ceux dont les parents ou ancêtres appartenaient aux nations civilisées et aux tribus sauvages. Nous l'avons dit dans le paragraphe précédent, le pays compte parmi ses habitants des représentants de quatorze nations civilisées et de vingt-deux tribus de sauvages. Il y a eu des alliances contractées entre des hommes de ces différentes nations et les femmes de ces diverses tribus. Les enfants nés de ces alliances, ou leurs descendants, quelleque soit leur origine, sont désignés sous le nom de " Métis," que les Anglais appellent " Half-Breeds." Ce mot anglais est traduit par quelques auteurs par le mot : " demi-sang," inusité ici. Ce dernier nom n'aurait, au reste, d'application littérale qu'à un certain nombre de métis : qu'à ceux qui ont une égale proportion de sang blanc et de sang sauvage.

On comprend facilement que cette proportion n'est pas toujours la même. En certains endroits, on donne le nom de " quarterons " à ceux qui n'ont qu'un

quart de sang sauvage, dont, par exemple, une des aïeules était sauvagesse. Nous nous servons du mot " métis" pour désigner tous ceux qui, sans être sauvages, ont quelque relation de consanguinité avec quelqu'une de ces tribus, à quelque degré que ce soit. Nous ne dirons rien de la différence d'origine du côté des femmes à quelque tribu que ces dernières appartiennent. La seule distinction à laquelle nous nous arrêterons est celle qui résulte de la différence d'origine paternelle. A ce point de vue les métis du Département du Nord comme les étrangers qui y sont venus, se partagent en deux groupes distincts, qui sont connus les uns sous le nom de métis-français ou canadien et les autres sous le nom de métis-anglais. "

Cette classification se fait surtout à raison de la langue parlée. Ainsi on trouve des " Sutherland " et des " Grey ", parmi les métis canadiens, tout comme il y a des " Lambert " et des " Parisien " parmi les métis anglais. Les circonstances rangent parmi les uns ou les autres de ces métis ceux d'autres extractions. Une petite colonie d'Iroquois est venue du Canada dans les montagnes Rocheuses ; là, ils se sont alliés à des femmes de tribus indigènes et, chose assez étrange, les enfants nés de ces alliances sont classés parmi nos

métis. Pas une goutte de sang blanc ne coule dans leurs veines, et les descendants de ces farouches guerriers qui faisaient trembler nos ancêtres, lors des premiers établissements du Canada, sont aujourd'hui considérés comme des métis-canadiens. Ces pauvres Iroquois ont apporté au Canada la foi catholique qui les avait arrachés à la barbarie. Isolés dans les montagnes Rocheuses, au milieu de tribus alors toutes infidèles, ils n'ont point oublié le don précieux qu'ils avaient reçu, ils l'ont transmis aux enfants qu'ils ont eus, par suite d'alliances avec ces tribus, et quelques centaines de ces métis Iroquois n'attendaient que l'arrivée des prêtres, pour compléter l'éducation religieuse commencée par leurs frères, sur les genoux de leurs mères infidèles. C'est cette circonstance qui les a ralliés à nos métis-canadiens, avec lesquels ils se confondent et s'unissent comme un seul peuple.

Avant de nous occuper des différences qui peuvent exister entre les métis d'une origine et ceux d'extractions diverses, nous voulons d'abord parler des métis en général. Le Département du Nord compte environ quinze mille métis. Loin du pays que nous habitons ce mot de métis ou descendants de sauvages, emporte avec lui, je le sais, une certaine idée que bien des gens ne regardent pas comme

flatteuse. Ici, c'est bien autre chose ; nos métis ne sont pas une race inférieure. Loin de rougir de leur origine, ils en sont fiers, et ont tout simplement, à l'égard des nations mêmes les plus civilisées, le sentiment de supériorité que ces dernières revendiquent les unes sur les autres. Un Français est toujours heureux de son origine, parcequ'il appartient à la "grande nation." Un Anglais se gonfle de bonheur à la pensée que son berceau a été éclairé par les rayons du soleil de la "puissante Albion." Et qui dira tout ce qu'éprouve l'Espagnol qui raconte à ses enfants les gloires de la "vieille Castille ?" Ce sentiment de fierté nationale, Dieu nous l'a donné pour notre satisfaction. Ce que l'on aime le plus, et que l'on a aimé tout d'abord, n'est-il pas dans la famille, dans la patrie ? L'amour légitime de soi-même, l'amour de tout ce que Dieu a rendu cher à nos cœurs, voilà ce qui fait que tout homme peut chanter, sans faire injure à personne :

"A tout je préfère le toit de ma mère," ou encore : "Rien n'est si beau que son pays." Ce sentiment de satisfaction de son origine, je le cède volontiers à tous les autres, comme je le revendique pour moi-même ; aussi, je suis loin, et bien loin, de faire un reproche à nos métis de ce qu'ils en sont animés. Chaque peuple a son lot

de bonnes qualités, comme aussi tous les pauvres enfants d'Adam ont leur part de misères ; soit qu'on les étudie collectivement ou qu'on les isole de la multitude.

Les métis *sont* une race de beaux hommes, grands, forts, bien faits ; quoique, en général, ils aient le teint basané ; cependant, un très grand nombre sont bien blancs et ne portent aucune trace de provenance sauvage. Les métis sont *intrépides* et infatigables voyageurs ; ils étonnent par leur force et leur agilité. Dans les voyages d'hiver, ils courent habituellement, et paraissent rarement en éprouver même de la fatigue. Les voyages d'été, en barges surtout, exigent un redoublement de vigueur qui ne leur fait pas défaut. Les métis semblent posséder naturellement une faculté propre aux sauvages, et que les autres peuples n'acquièrent presque jamais ; c'est la facilité de se guider à travers les forêts et les prairies, sans autre donnée qu'une connaissance d'ensemble, qui est insuffisante à tout autre, et dont ils ne savent pas toujours se rendre compte à eux-mêmes. Presque tous sont doués d'une grande puissance d'observation, rien n'échappe à leur vue, et l'on peut dire que tout ce qu'ils ont vu reste gravé dans leur mémoire, en caractères ineffaçables Que de fois, en voyageant, j'ai été étonné d'entendre mes compagnons s'écrier au

milieu d'une forêt épaisse par exemple : " Je suis passé ici il y a trois ou quatre ans, et sur cet arbre, il y avait une branche de telle forme qui est disparue. " Ou bien, arrivés sur les bords d'un rapide qu'ils n'ont vu qu'une fois ou deux : " Prenons garde, il y avait ici une pierre aigue, comme l'eau est basse cette année, cette pierre pourrait endommager notre embarcation. " Dans les immenses prairies, ils semblent reconnaître jusqu'au moindre accident de terrain, et si on leur demande des informations ils vous donnent des explications qu'un propriétaire peut à peine fournir sur son petit domaine, et, après être entrés dans une grande minutie de détails, ils complètent votre étonnement en ajoutant : " Je ne connais pas beaucoup cet endroit là, je n'y suis passé qu'une fois, il y a bien longtemps." Un coup d'œil leur suffit pour connaître tous les chevaux d'une bande nombreuse, qui ne leur appartient point, et, après un laps considérable de temps, ils se souviendront de ce qu'il peut y avoir de différence entre un animal de cette bande et un autre qu'ils auraient vu ou non. Ceci prouve assez combien ils sont observateurs ; aussi, sans paraître y faire attention, ils toisent souvent un homme et le jugent avec une facilité et une justesse surprenantes.

L'automne dernier, j'arrivais à Saint-

Cloud avec sept nouveaux missionnaires. Les métis qui venaient à notre rencontre étaient au débarcadère du chemin de fer. Ils vinrent offrir leurs respects à mes compagnons, restèrent quelques instants sur la plateforme, au milieu de la foule et du tumulte de l'arrivée du train. Je partis ensuite, avec eux, pour me rendre à leur camp; quelle ne fut pas ma surprise lorsque, cheminant avec mon guide, il me fit part de ses appréciations, partagées par ceux de ses camarades qui avaient été témoins de notre arrivée! Dans ces courts instants, ils avaient si bien examiné mes compagnons de voyage, que, tous ensemble, nous fûmes extrêmement étonnés de reconnaître la justesse de ce premier coup d'œil.

Cette facilité d'observation est pour nos métis une source de jouissances véritables, lorsque, surtout, il leur arrive un étranger qui a l'air d'avoir besoin de se contenir pour ne pas laisser éclater le mépris que le sentiment de sa propre dignité lui inspire à l'égard de tout ce qu'il croit tenir du sauvage. La curiosité de nos hommes se saisit de sa personne; avec des dehors calmes et insouciants, ils étudient cet étranger, qui ne se défie de rien, puis ensuite, le dépouillant de son vernis de civilisation, ils l'habillent à leur guise. J'avoue que bien des fois



il m'a fallu éclater de rire, en entendant les plaisanteries pleines de sel et d'agrément que le pédantisme inspirait à cet esprit d'observation.

Ce que l'on appelle de l'esprit ne fait pas défaut à nos bons enfants du Nord ; on peut ajouter qu'ils sont intelligents. Ceux des métis qui ont eu l'occasion de s'instruire ont montré, en général, des talents distingués ; et, dans les différents rangs de la société, on en a vu remplir avec honneur les emplois qui leur étaient confiés. Ils apprennent les langues avec une facilité étonnante. Comme règle générale, ils ont plus de dextérité et d'aptitudes diverses que le grand nombre d'hommes de même condition avec lesquels ils se trouvent en contact. C'est en voyage qu'on a lieu d'admirer cette disposition, sans laquelle on ne pourrait pas se tirer des mauvais pas que nous rencontrons, en franchissant les vastes solitudes que nous avons à parcourir. Bien des officiers du génie, ou même de génie, pourraient prendre ici des leçons utiles. L'adresse des métis comme chasseurs à cheval ne connaît peut-être pas de rivale.

Ces divers avantages, qui ressortent avec éclat dans les nombreux voyages qu'ils font avec des étrangers, dédommagent nos métis des petites humiliations qu'il leur

faut quelquefois endurer, et les aident amplement à ne pas regretter le lot qui leur est échu en partage.

A ces qualités de l'esprit, se joignent plusieurs indices naturels d'un bon cœur. Les métis ne sont pas méchants, ils sont au contraire, en général, doués d'une grande sensibilité. Généreux jusqu'à la prodigalité, il ne leur en coûte point de se priver souvent du nécessaire pour soulager non-seulement ceux qu'ils aiment mais bien encore des étrangers qui ne leur sont rien et qu'ils ne reverront plus.

La vertu d'hospitalité, si agréable au pauvre voyageur, est, par excellence, une vertu des métis. Ils disent eux-mêmes, et ils prouvent : " Qu'il est impossible de manger auprès de quelqu'un, sans lui offrir de partager, n'eût-on qu'une bouchée." Habitués aux voyages et aux longues absences dès leur enfance, ils aiment pourtant leurs familles et éprouvent un bonheur toujours nouveau à rentrer dans leurs foyers. Les familles métisses sont nombreuses, en général, et c'est assez dire combien on a été faux autant qu'absurde, en affirmant que les sauvages étaient d'espèce différente des peuples civilisés, et en en donnant pour preuve l'extinction de la famille métisse livrée à elle-même. Je ne signalerais pas cette sottise, si elle n'avait pas été écrite sérieusement et par



des gens dont, naturellement, on devait attendre autre chose. Les métis aiment beaucoup leurs enfants. Je regrette de ne pouvoir pas dire qu'ils les aiment bien. Les femmes, surtout, sacrifient trop souvent le bonheur véritable de ces enfants à la jouissance de les voir, à la crainte de les reprendre ou de les élever comme il faut. Quoiqu'il en soit de la nature de cette affection, elle est certainement très vive et très sincère, et d'autant plus désintéressée que bien des exemples sont loin de garantir le retour d'un pareil sentiment.

Une heureuse disposition encore de nos chers métis, c'est leur patience dans les épreuves. Là où d'autres s'emportent, jurent et blasphèment, eux rient, s'amusent et prennent le contretemps de la meilleure grâce du monde. Des pertes comparativement considérables sont aussi subies avec beaucoup de grandeur d'âme.

Le vol est un vice peu ou point connu des métis. Le fait est que c'est l'arrivée des étrangers qui nous a forcés à nous mettre sous la protection des serrures et des verroux. Même au sein de la Rivière-Rouge, sans aucune espèce de police, le vol est extrêmement rare. Mille choses faciles à dérober et à recéler sont laissées partout sans précaution et leur perte est un fait tout exceptionnel. Le

blasphème, malheureusement aussi commun qu'affreux sur les lèvres d'un grand nombre de chrétiens, ne retentit presque jamais dans nos assemblées de métis. Aussi, il est bien difficile d'exprimer l'impression douloureuse qui nous domine, à cet égard, lorsqu'il nous faut traverser ce que l'on est convenu d'appeler les pays civilisés et, en particulier, les Etats-Unis.

J'aime à constater ces diverses qualités parceque leur seule énumération est la meilleure réfutation possible des mensongères accusations prodiguées souvent à ceux dont nous parlons.

Ce tableau n'est pas sombre du tout, dira quelqu'un, il y a même profusion de lumière dans cette peinture des *noirs*. Le tableau n'est pas fini : pour le compléter il y faut mettre les ombres, et l'affection que je porte aux métis, qui savent eux-mêmes que je les aime, me permet de toucher, sans crainte, à la délicate question d'énumérer leurs défauts.

Le défaut le plus saillant des métis est, ce me semble, la facilité de se laisser aller à l'entraînement du plaisir. D'une nature vive, ardente, enjouée, il leur faut des satisfactions et, si une jouissance se présente, tout est sacrifié pour se la procurer. De là, une perte considérable de temps, un oubli trop facile quelquefois de devoirs importants, de là une légèreté et inconstance de

caractère qui sembleraient l'indice naturel de vices plus grands que ceux qui existent véritablement.

Cet amour du plaisir les conduit trop souvent à l'ivrognerie ; ils boivent pour s'amuser et, pourtant, presque invariablement, l'ivresse leur fait perdre leur douceur ordinaire de caractère, et les pousse à des excès déplorables. L'ivresse, chez le plus grand nombre de ceux qui s'y livrent, c'est la furie. On crie, on vocifère, on se bat, on se déchire, puis on pleure de regret. L'amour du plaisir exclut nécessairement la disposition de se gêner. Le travail est une grande gêne, aussi, trop souvent, il y a paresse. On flâne pour jouir, quand il y a des satisfactions à recueillir, et on flâne encore pour ne pas se priver de la jouissance de ne rien faire.

L'hospitalité, exercée avec générosité, provoque l'indiscrétion, et les flâneurs vont de porte en porte, certains qu'on les invitera, et il ne leur en coûte pas toujours assez d'aller s'installer, pour des semaines entières, là où, bien souvent, on ne les désire pas.

Le grand air qu'on respire, l'immense liberté dont on jouit dans ce pays, la facilité d'y vivre d'une manière ou d'une autre, tout cela souffle à l'esprit et au cœur de la jeunesse une ardeur d'émancipation incontrôlable. A quinze ans on se

croit homme et l'on prend bravement son parti. Si le toit paternel déplait on s'en va, si on a des engagements dont on ne se soucie plus, on les viole sans façon ; si on a le malheur d'être à l'école, vite on se sauve enfin on est libre et on veut avoir ses coudées franches. Ajoutons que la mauvaise éducation domestique, que la trop grande faiblesse des mères surtout, est loin de contre balancer cette sensibilité de caractère laquelle se nourrit et se développe par les voyages qui sont une nécessité particulière de notre position. C'est cette même disposition qui explique pourquoi les arts mécaniques sont si peu cultivés parmi nos métis. Nous l'avons dit plus haut, ils ont beaucoup de dextérité et d'aptitudes diverses, ils font, plus ou moins, tout ce qu'il leur prend fantaisie d'entreprendre. Ils sont ingénieux et adroits ; formés, ils deviendraient des artisans distingués ; mais pour cela il faudrait de la contrainte, de la gêne, il faudrait fournir régulièrement son temps d'apprentissage, et c'est trop demander à notre jeunesse. Aussi presque tous nos artissans sont des étrangers.

Cette facilité à suivre l'entraînement du moment, ce défaut de contrôle, ne fait pas de nos métis un peuple vicieux, mauvais, nuisible aux autres ; mais bien un peuple souvent trop léger, imprévoyant,

et les prive d'une partie des nombreux avantages que l'état actuel du pays leur permettrait de recueillir.

Trop souvent j'ai entendu des parents se plaindre, avec raison, de l'ingratitude de leurs fils ; d'ordinaire ce reproche n'est pas adressé aux filles. Ces dernières rendent à leurs mères l'affection qui leur a été prodiguée, quelque aveugle qu'elle ait souvent été.

Cette longue énumération de qualités et de défauts est le résultat des observations que j'ai faites, depuis vingt-trois ans que je suis en relations journalières avec des métis de différentes extractions. Les traits de ce tableau ne sont pas empruntés exclusivement au caractère de nos métis canadiens mais bien aussi aux autres, comme à ceux-là. En écrivant ces lignes, je n'ignore pas quelle impression elles feraient sur l'esprit de certaines gens si elles en étaient lues. Je sais que, méconnaissant ce qu'il y a de bon dans nos métis canadiens surtout, on se prévaudrait facilement de mon témoignage pour constater et même exagérer leurs défauts. A ceux ainsi disposés, je dirai et répéterai, au besoin, que ce serait méconnaître mes véritables sentiments. J'estime les métis anglais, mais ils me pardonneront d'affirmer que, par caractère, ils ne sont nullement supérieurs à leurs compatriotes d'o-

rigine canadienne. Ces derniers ont été méprisés, vilipendés, accusés, et ce, très souvent d'une manière injuste et déloyale. Ces accusations, quand on sait d'où elles viennent, perdent de leur poids, ou plutôt retombent de toute leur lourdeur sur ceux qui les formulent. Je n'en citerai que deux exemples. A mon arrivée dans le pays, je lisais des lettres écrites par un homme qui a jeté sur son nom une certaine célébrité. Dans ces lettres, l'auteur, après avoir bien méprisé les métis canadiens, exprimait une de ses pensées à peu près dans les termes suivants : " Les...... (ses nationaux) se respectent plus que les canadiens ; ceux-ci ne craignent pas de s'allier aux femmes du pays, tandis que les autres ont horreur de pareilles alliances. " Si j'avais été capable de me réjouir du mal, j'aurais trouvé une ample compensation à mon amour-propre national froissé, par cette phrase insultante, en apprenant que celui qui avait écrit ces mots, si pleins de dignité apparente, et au moment même où il les écrivait, scandalisait par sa conduite immorale toute la population du pays et laissait de tristes souvenirs de son passage au milieu de nous. J'ai un ouvrage intitulé : " Voyage de l'Atlantique au Pacifique ". Cet ouvrage, intéressant sous plus d'un rapport, a eu une certaine vogue ; il a même été tra-

duit. Je connaissais le voyage avant qu'il eût été mis sur le papier, car, déjà, il était écrit ici, dans le pays, *en blanc* et *en noir*.

Bien des choses m'ont surpris, dans ce récit publié en Europe. La phrase suivante a excité en moi un profond mépris : " Les métis-français............................ " profondément superstitieux, *croyant* fer- " mement aux songes, aux présages, aux " pressentiments ils sont tout naturelle- " ment les fervents disciples de l'Eglise " romaine. Soumis complètement à l'in- " fluence cléricale et observateurs scru- " puleux des formes extérieures de leur " culte, ils n'en sont pas moins grossiè- " rement immoraux, souvent déshonnêtes " et généralement peu dignes de con- " fiance. " Sans rappeler aux auteurs plusieurs circonstances qu'il n'ignorent pas et qui auraient dû les faire souvenir que la *grossière immoralité* n'est pas toujours le fait des métis français ou canadiens, je ne crains pas d'affirmer qu'il est difficile de dire plus de faussetés et plus d'absurdités en si peu de lignes.

Bien des fois, en prenant connaissance des injustes appréciations écrites sur ce sujet, je me suis convaincu que les Pharisiens d'aujourd'hui sont comme les Pharisiens d'autrefois ; et qu'on peut appliquer aux premiers les paroles que le divin

Maître adressait aux seconds : "Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil et alors vous ôterez la paille de l'œil de votre frère. " Sans entrer dans plus de détails, je suis heureux d'affirmer que l'ensemble des qualités morales de nos métis canadiens (en général et quand ils ont embrassé le christianisme) les range au niveau des peuples honnêtes. Quant à la superstition, si ce que l'on dit de la classe ouvrière en Angleterre est vrai, nos métis sont bien moins superstitieux.

Laissant de côté la question morale, si on examine la position sociale des enfants des Canadiens, on trouvera là le côté faible. A ce point de vue, ils sont dans un état d'infériorité et ce d'abord, pour les raisons que nous avons indiquées, en parlant de la population étrangère, puis, par suite de circonstances particulières. Le plus grand tort social de nos métis est celui d'être chasseurs.

Tous n'ont pas ce défaut, si tant est qu'il faut ainsi qualifier ce goût naturel, puisqu'il y a un certain nombre parmi eux qui n'ont jamais fait d'autre chose que cultiver leurs terres. Quoiqu'il en soit, il est bien certain que cette vie d'aventures nuit considérablement à notre population. Tout en sentant vivement la crise terrible qu'il nous faut subir au moment où la chasse du buffle fait défaut, je ne

puis me défendre de désirer la cessation de ces excursions de chasse qui, par leur entrain naturel, facile et jusqu'à un certain point lucratif, arrachent à ses foyers une grande partie de notre peuple. Nés, très souvent, dans les prairies, élevés au milieu de ces excursions lointaines et aventureuses, cavaliers, prompts tirailleurs dès leur plus tendre enfance, il n'est pas bien surprenant que les métis se passionnent pour la chasse, et qu'ils la préfèrent à la vie calme, régulière, monotone, des champs. En les jugeant, on a trop souvent fait abstraction des circonstances exceptionnelles dans lesquelles ils vivent, et attribué à des dispositions particulières de leur caractère ce qui n'était que la conséquence d'un concours d'événements de nature à produire le même résultat chez des hommes de tous les peuples. Il est facile de se convaincre de la vérité de cette assertion, en voyant la différence immense qui existe entre des métis d'une même origine, voire même d'une même famille, par suite de la diversité des circonstances dans lesquelles ils se sont trouvés. Je connais, à la Rivière-Rouge, des métis excellents cultivateurs et très honnêtes gens, dont les frères, élevés dans l'intérieur du pays, ne sont que des chasseurs, peu différents des sauvages de la pire espèce. La position sociale d'un



certain nombre de métis anglais qui se sont trouvés dans les mêmes circonstances que nos métis-canadiens n'est nullement supérieure à celle de ces derniers; c'est la différence des circonstances dans lesquelles se sont trouvés d'autres métis anglais qui explique la différence de leur position sociale, sans que pourtant, ils soient supérieurs à leurs frères par nature où par caractère.

Plusieurs d'entre eux, étant fils de parents riches, ont naturellement reçu plus d'éducation et quelques capitaux qui, naturellement aussi, leur ont aidé à ne pas chercher leur vie uniquement au bout de leur fusil de chasse. Je répéterai que la population anglaise, ayant reçu plus tôt une large part de l'influence de la femme civilisée, les métis anglais ont naturellement participé à cette influence et pris plus vite aussi les habitudes de la vie agricole. Répétons-le: pour ceux qui veulent réfléchir, la population canadienne elle-même et, à plus forte raison, la population métisse canadienne a été privée, presque complètement, de la large part de l'influence de la femme civilisée, jusqu'à l'arrivée des sœurs de la charité dans le pays, puisque, comme nous l'avons déjà dit, avant cette époque il n'y avait eu que quatre Canadiennes dans le pays, tandis que les Anglaises et surtout les Écossaises.

y étaient en assez grand nombre. Ce seul fait suffit pour expliquer bien des choses, sans avoir besoin de recourir aux grossières et mensongères accusations prodiguées par un étroit esprit de nationalité ou par un déplorable fanatisme religieux.

La mort du gouverneur Semple et de ses gens, tués en 1816, a été le thème de bien des accusations contre les métis canadiens ou "Bois-Brûlés."

Nous dirons plus tard, en parlant de l'histoire du pays, ce que nous pensons de cet événement déplorable, et à qui en revient de droit la responsabilité. Qu'il nous suffise, pour le moment, de constater que ce fait ne prouve rien contre le caractère de notre population et, encore moins, contre la religion catholique professée aujourd'hui par le plus grand nombre des Bois-Brûlés. A cette époque, pas un d'entre eux n'était baptisé, pas un n'avait eu la moindre occasion de subir l'influence religieuse et, d'ailleurs, un fait isolé n'est jamais une preuve du caractère de tel ou tel autre peuple.

En supposant même que le fait que nous mentionnons mérite tout l'odieux que lui ont prêté les violents ennemis des "Bois-Brûlés", on ne pourrait encore rien en conclure. Quelle est la nation ou race d'hommes dont l'histoire entière soit sans tache ? Peut-on raisonnablement repro-

cher aux Français d'aujourdh'ui tout ce qui a été fait dans l'ancienne Gaule ? Les fiers Anglo-Saxons trouvent-ils leurs titres de gloire dans tout ce qui a été entrepris par les conquérants de la Grande Bretagne ? Ne faut-il pas même jeter le voile sur une multitude, ou plutôt une série de faits bien autrement odieux que le combat du 14 juin 1816. Il est donc très injuste d'aller chercher dans les annales du pays, un fait passé, à une époque reculée, lorsque les métis, quels qu'ils fussent, n'avaient aucune notion du christianisme, pour en déduire un jugement contre ceux qui en ont depuis subi la douce et salutaire influence, et qui, nous le répétons, forment aujourd'hui un peuple honnête. Je redirai, pour la critiquer de nouveau, l'appréciation de Sir John Richardson dans son " Artic searching expedition." Il y dit, pages 278 et 284 : "In character the " Half Breeds vary according to their pa- " ternity ; the descendants of the Orkney " laborers......being generally steady, pro- " vident agriculturists of the protestant " faith ; while the children of the Roman " Catholic Canadian voyagers have much " of the levity and thoughtlessness of their " fathers, combined with that inability to " resist temptation, which is common to " the two races from which they are " sprung." Je regrette que cette phrase

soit tombée d'une plume aussi distinguée. D'aussi injustes appréciations ne s'expliquent que par des préventions traditionnelles, qui se perpétuent au milieu d'une certaine classe, et qui se stéréotypent dans tous les écrits de cette classe. Non, non, les métis ne varient pas ainsi de caractère à raison de la paternité, et, si cette cause devait avoir un résultat aussi grand, il ne serait pas le résultat indiqué ici. Que les "Orkney laborers" méritent tous les éloges qui leur sont adressés, je le veux bien, je suis loin de m'y opposer ; mais ce que je ne puis souffrir, c'est l'injure et la calomnie prodiguées à un autre peuple, pour le moins aussi recommandable. Il y a trop de noblesse dans le sang français pour permettre qu'il soit ainsi méprisé ; et, au risque de me trouver en contradiction avec tous nos détracteurs, je sais et je dis que les Canadiens ne sont pas une race dégénérée. Le milieu dans lequel je suis né et où j'ai vécu, la direction donnée à mes pensées, les aspirations de mon cœur et de ma volonté, tout ce que je sais de mes compatriotes et de leurs enfants, ne me permet pas d'accepter, sans réclame, ce que des étrangers à notre race, qui ne nous connaissent pas, se permettent de dire, pour attirer sur nous un mépris que souvent ils ne partagent pas eux-mêmes.



Les vues de la Providence, que nous adorons toujours sans les comprendre, ont formé autour de nous, sur ce continent, un réseau de difficultés que les gens sensés et réfléchis savent n'être pas une preuve contre nous. Le Département du Nord découvert par l'énergie des Canadiens-Français, voit maintenant les descendants de ces découvreurs dans une infériorité sociale, je le reconnais. Mais ce qu'il serait impossible de prouver, c'est leur infériorité morale.

Que les métis-anglais aient plus de terre cultivée, c'est vrai; qu'ils aient plus d'instruction ou plus de richesse, c'est vrai encore, mais qu'ils soient plus honnêtes, plus francs, plus loyaux, plus moraux, ce n'est pas vrai. J'aime ce mot de nos anciens voyageurs, et je l'aime d'autant plus que je le sais vrai, sur les lèvres d'un grand nombre : "Je suis pauvre, mais Dieu merci j'ai de l'honneur!" Et cet autre d'un grand nombre de leurs enfants, en parlant de certaines gens qui ne sont pas métis-canadiens. "Wah! wah? "c'est pas gêné ce monde là, c'est ben "terrible comme c'est coquin, quand "même je devrais en mourir je ne suis "pas capable d'en faire autant!"



Nous avons des tribunaux; les petites causes, les dettes de dix ou quinze chelins,

les petits différends y appellent souvent nos métis-canadiens, mais les félonies, les calculs et les préméditations dans le mal, tout le monde sait bien, dans la colonie, que nos pauvres gens n'en ont pas le privilège exclusif; pas même, tant s'en faut, leur quote part proportionnelle au chiffre de leur population. Nous avons des registres, il ne faut pas les feuilleter d'un bout à l'autre pour se convaincre que les deux tiers, au moins, des crimes qu'ils constatent ne sont pas le fait de cette portion méprisée de notre peuple. Nous avons des ivrognes, et en trop grand nombre; pourtant le commerce actif et passif des liqueurs n'est pas limité, on le sait, à ceux que l'on vilipende le plus. Que ces expressions ne paraissent ni trop vives, ni trop acerbes; car je puis affirmer hautement que je n'ai de fiel contre personne, si ce n'est, peut-être, contre les calomniateurs. Je n'accuse point, je défends des accusés. Assez longtemps on a abusé de la liberté de verser la calomnie à pleine plume.

Le bon Lafontaine qui a fait parler les bêtes beaucoup mieux que ne parlent ou n'écrivent un grand nombre de gens d'esprit, nous a instruits, au tribunal des animaux malades, de la facilité avec laquelle on reproche la moindre peccadille

au pauvre et au faible, et de la facilité, non moins grande, avec laquelle on excuse et pardonne les fautes des forts et des riches.

FAMILLE DES ESQUIMAUX.

"Entrés dans le Département du Nord pour en étudier l'ethnographie, nous venons de jeter un coup d'œil rapide sur les naturels qui habitent le pays, depuis son extrémité sud-est jusqu'auprès de l'embouchure du fleuve McKenzie. Il est néanmoins un peuple dont nous n'avons point encore parlé : c'est la famille des Esquimaux, peuple du littoral, qui séjourne au milieu des glaciers éternels qui bordent l'océan Arctique, à la garde desquels la Providence semble l'avoir préposé, peuple façonné pour ces affreuses régions, qui, de leur côté, ne semblent faites que pour lui. En Amérique les Esquimaux entourent la mer polaire d'un cercle animé ; ils sont sur tous les détroits, habitent les îles et la terre ferme, depuis le Groënland jusqu'au détroit de Behring, dédaignant, néanmoins, de descendre dans la baie d'Hudson, en dessous du soixantième parallèle. La mission de garder la mer Glaciale les entraîne en dessous de cette latitude sur les côtes du Labrador. Les Esquimaux, non contents d'être un

peuple de l'Amérique, traversent le détroit de Behring pour recevoir sur la côte asiatique le nom de *Namollos*. Ces sauvages forment ainsi un trait d'union entre l'ancien et le nouveau monde ; ils sont la seule nation non-civilisée que l'on retrouve dans les deux hémisphères comme pour attester que les peuples de tous les continents ont une seule et même provenance.



Le nom *Esquimaux* a une origine crise ou algonquine : Ayaskimew, pluriel Ayaskémewok, étant le nom donné par les Cris au peuple dont nous voulons parler. L'étymologie et la signification de ce mot se trouvent dans les deux racines Aski (chair ou poisson cru) et Mowéw (il mange), et signifie : celui qui mange du poisson ou de la chair crue.

On comprend facilement que les diverses tribus d'un peuple qui habite une si immense étendue de terre, doivent nécessairement différer. Il y a trop loin du Labrador au détroit de Behring, du Groënland à l'extrémité nord de l'Asie, pour que la nation qui habite ces plages se trouve partout semblable à elle-même. Une partie a subi des influences qui ont modifié ses mœurs et manqué à d'autres, tous pourtant parlent encore la même langue, d'où il faut conclure qu'ils ont une même origine.

Nous ne voulons, ici, parler que des Es-

quimaux du Département du Nord, ceux par conséquent que l'on trouve entre Churchill et l'embouchure du fleuve McKenzie, ceux qui naguère encore étaient sous la juridiction de l'évêque de Saint-Boniface et qui maintenant se voient les uns dans le vicariat apostolique d'Athabaskaw McKenzie, et les autres dans la dernière subdivision ecclésiastique du pays. Ces Esquimaux se nomment eux-mêmes Innoïts : je ne crois pas que leur nombre s'élève à plus de quatre ou cinq mille. Les Innoïts ont une réputation de bravoure bien grande ; ils sentent qu'ils sont forcés de défendre leur terrain, car où iraient-ils s'ils étaient repoussés de l'étroit littoral qu'ils habitent ? Au reste, il n'y a absolument qu'un point où les Esquimaux soient ici exposés à la guerre, à l'embouchure même de la rivière McKenzie, dont les Loucheux voulaient leur défendre l'entrée. Ailleurs ils ne voient personne, si ce n'est les mangeurs de caribou, qui fréquentent avec eux le fort de Churchill, qu'ils rencontrent aussi quelquefois à la lisière des landes stériles et avec lesquels ils vivent en parfaite harmonie. Les mangeurs de caribou ne sont pas, certes, hommes à fournir aux autres l'occasion de cultiver l'art de la destruction ou de la défense. Avec leur naturel si plein de douceur, ils affirment

que leurs chers voisins ont encore une douceur plus grande et une docilité parfaite. Cela n'empêche pas de les ranger quelquefois au nombre des ennemis imaginaires. Cet effort d'imagination ne prouve qu'une chose : la pusillanimité de ceux qui en sont capables.

Nos Esquimaux ne sont pas des géants ; cependant, ils ne sont pas d'aussi petite taille qu'on le croit généralement. Les femmes, pourtant, sont au-dessous de la moyenne, ce qui n'étonne point ceux qui connaissent les tribus montagnaises. Je ne puis point partager l'opinion qui rattache les Esquimaux à la race blanche ; je crois que sans leur faire injure, on peut leur reconnaître une petite "teinte jaune ;" si toutefois, il en coûte trop de les rattacher aux "Peaux-Rouges." Que les Esquimaux soient plus blancs ou moins cuivrés que les autres sauvages, cela se comprend facilement, tout en leur assignant une communauté d'origine : il y a certainement moins de différence entre eux et leurs voisins qu'entre les peuples des différentes parties de l'Europe. Le genre de vie que mènent les Innoïts doit considérablement influer sur la couleur de leur peau. Enfermés une grande partie de l'année dans leurs cabanes de glace, sans soleil, sans fatigue, il n'est pas difficile de comprendre qu'ils soient plus blancs que ceux



de même race qui sont constamment exposés aux intempéries de l'air et chez lesquels la misère produit des effets surprenants. J'ai vu des sauvages de la teinte ordinaire de leurs *compatriotes* devenir presque aussi noirs que les nègres, pendant des jeûnes rigoureux, au milieu de l'hiver ; c'est à tel point que, quand je rencontre des sauvages que je sais, ou présume, avoir souffert de la faim pendant longtemps, je cherche, dans la couleur de leur peau, à m'assurer de leur position véritable. La barbe des Esquimaux ne doit pas étonner plus que celle des Montagnais : en définitive, je les crois de même race que nos autres sauvages, se rattachant plus immédiatement pourtant, aux Kamtschatkans ou Mongoles hyperboréens.

Les Esquimaux habitent des huttes, construites en bois, quand ils trouvent, à la côte, des arrachis charriés à la mer par le courant des fleuves ; car on sait qu'il ne croît pas de bois sur leurs plages désertes.

A défaut de bois, la pierre sert aussi de matériel de construction ; dans l'un et l'autre cas, la neige et l'eau glacée servent de ciment. Quand tout le reste manque, la glace, --et il n'en manque jamais,-- est au service de ces malheureuses peuplades qui,

comme les autres hommes, ont reçu de la nature la puissance de dominer les obstacles qu'elle sème sur leur chemin. Un peu de mousse, quelques phoques et de la glace, voilà souvent ce qui seul est au service des Esquimaux, et avec ces faibles ressources, au milieu des horreurs et du chaos des plages glacées qu'ils habitent, ils maintiennent leur existence, prolongent leur vie et ne souffrent pas toujours autant qu'on le croirait naturellement. La glace se transforme en une habitation où règnent, sans doute, la malpropreté et la gêne, mais qui, par sa nature donne accès à la lumière qui luit en dehors, et qui, en même temps, protège ceux qui l'habitent contre les vents, les tempêtes, les rigueurs d'un climat à nul autre semblable. La chair du phoque nourrit la famille, qui se revêt de sa peau ; son huile alimente la lampe en faisant brûler tristement un peu de mousse placée sur une pierre, ou le sol glacé. C'est le seul luminaire, le seul combustible. Là vivent des êtres bien bas, sans doute, dans l'échelle de la vie, dignes de toute notre compassion et de notre intérêt ; des êtres dans lesquels brillent les rayons de l'intelligence, et dans les poitrines desquels battent des cœurs qui savent sentir et aimer. La mère baise amoureusement l'enfant qu'elle chérit et, à défaut de tout le reste, l'enve-



loppe de son affection, de ses soins et d'un peu de mousse.

Là, l'œil de l'homme, qui ne peut contempler les splendeurs du soleil, qui, pendant plusieurs mois de l'année se dérobe à sa vue, au milieu d'une nature qui n'a ni fleurs, ni verdure, ni végétation, mais toujours couverte sous son linceul de mort, là, l'œil de l'homme s'arrête, avec une douce complaisance, sur ceux qu'il aime et que, dans son langage comme dans le nôtre, il appelle : mon père, ma mère, mon époux, mon épouse, mon enfant, mon frère, ma sœur, mon ami ! Ces liens de famille enchaînent des existences qui ne semblent pas avoir d'autres sources de satisfaction. Comme ils ont besoin, en effet, de ce sentiment pour goûter quelque douceur ici-bas ! car, avouons-le, il est bien ridicule l'enthousiasme de certains poètes qui en prose, plus qu'en vers, ont peint le bonheur des Esquimaux et autres sauvages, d'après les rêves de leur imagination, et non pas d'après la connaissance certaine de leur position véritable.

J'ai dit que les Esquimaux qui visitent Churchill sont très doux ; j'ajouterai que depuis assez longtemps, ils ont des relations commerciales avec ce poste, où ils se rendent. Les autres Esquimaux du Département du Nord n'ont commencé à nouer des relations de ce genre qu'en

1849. Jusqu'alors, leurs ennemis, les Loucheux, ne leur permettaient pas de monter le fleuve McKenzie, et leur genre de vie sur le littoral de la mer n'est pas assez séduisant pour attirer à eux. Dans cette partie surtout, les Esquimaux sont excessivement voleurs ; ils croient avoir droit à tout ce que possèdent les étrangers. Ils déploient autant d'adresse que d'effronterie à dérober et à recéler ce qui est à leur portée. Pourquoi les glaciers du nord n'auraient-ils pas leurs filous, tout comme les centres les plus brillants de la civilisation ?



Les Innoïts construisent leurs cabanes par groupes ou villages, dans les endroits où la pêche à la baleine leur assure une subsistance abondante ; dans d'autres circonstances ils s'isolent davantage, vivant de la pêche du phoque ou de la chasse du caribou. Tout naturellement, les interminables et si rigoureux hivers qu'ils ont à subir les forcent à plus de prévoyance que nos autres indigènes. Au temps de l'émigration des caribous, lorsque ceux-ci, à la fin de l'été, abandonnent les climats où il leur serait impossible de passer l'hiver, les Esquimaux les tuent en grand nombre, tout comme ils saisissent avec beaucoup d'habileté, de courage et de persévérance, toutes les chances de la pêche, pourtant si difficile sur la mer Glaciale.

Leur adresse à préparer le cuir est étonnante ; ils réussissent parfaitement à lui donner une grande souplesse et à le rendre imperméable, au point qu'ils en font des canots, leurs kayiaks et uniaks Les kayiaks, surtout, sont extrêmement légers et servent aux chasseurs, qui s'y installent, s'y enferment même au moyen d'un appareil extrêmement flexible et imperméable, fait avec les intestins de la baleine. Cet appareil est fixé à l'ouverture laissée au-dessus du canot, recouvert d'ailleurs. A peine installé, le chasseur ou pêcheur lace autour de son corps la partie supérieure de cette espèce de vêtement : il est là, sur la mer Glaciale, dans une embarcation si légère qu'il la porte sur son épaule, à la côte, et dans laquelle il se lie si étroitement que les vagues recouvrent l'embarcation et celui qui la monte, sans danger de noyer l'un ni de submerger l'autre. L'aviron de l'Esquimaux a deux palettes, ce qui donne plus de facilité et de promptitude pour diriger sa frêle embarcation, dans laquelle on s'étonne de le voir affronter les dangers de la mer à des distances considérables des côtes. Ils déploient aussi beaucoup de dextérité dans le confectionnement de leurs traîneaux de glace, et leur adresse à conduire leurs infatigables chiens a quelque chose de surprenant.



Tous les voyageurs assurent que les Esquimaux sont plus susceptibles de culture, et plus dociles que leurs voisins. Leur si grand isolement n'a pas encore permis de mettre à profit cette heureuse disposition. L'insuffisance des ressources, surtout du personnel, nous a privé du bonheur de leur porter plus tôt le flambeau de la foi. Cette douce lumière commence néanmoins à luire à leurs yeux. Les missionnaires de Good-Hope ont déjà fait, avec succès, plusieurs voyages parmi les Esquimaux. Prions pour le succès d'une entreprise si pleine de périls, de généreuse abnégation et si féconde en sacrifices de tous genres. Que Dieu convertisse les Esquimaux, et donne ainsi à leurs dévoués missionnaires la seule récompense que leur zèle ambitionne ici-bas !

Citons les belles pages qui terminent son ouvrage intitulé " *Vingt années de missions* " :

Bénissons Dieu de ces succès, remercions-le de ce que sa grâce nous a choisis pour contribuer en quelque chose à la sanctification de son nom. Les succès passés nous sont une garantie raison-

nable des triomphes à venir. Forts de la puissance même de Dieu, de la protection de Marie, appuyés sur cette Congrégation qui s'est déjà montrée si généreuse et si confiante à notre égard, poursuivons l'œuvre sainte en nous souvenant que la couronne n'est que pour ceux qui auront combattu jusqu'à la fin.

Depuis que nous sommes entrés dans la lice, tous nos efforts ont été confondus; en nous séparant aujourd'hui, bien aimé Seigneur, nous n'en serons que plus unis, puisque non-seulement nous poursuivrons le même but, mais qu'une égale responsabilité va désormais peser sur chacun de nous.

En vous remettant cette portion de la vigne du Seigneur que le souverain Pontife vous a confiée et que j'administre en mon nom ou au vôtre (1) depuis douze ans, par moi-même ou par notre commun ami, Mgr Grandin, je ne puis qu'éprouver une profonde émotion et une vive sympathie. Je ne vous dissimulerai pas non plus, et l'expérience permet de vous le dire, les splendeurs et la pompe qui entourent la dignité épiscopale n'en écartent ni les soucis ni les douleurs. Vous vous surprendrez plus d'une fois à regretter les heureux jours que nous avons

(1) Monseigneur Faraud.

coulés ensemble, lorsque nous n'étions que prêtres missionnaires et que ni l'un ni l'autre de nous n'avait le plus léger soupçon qu'il pût un jour échanger la croix d'Oblat pour celle de pontife. Espérons que Dieu lui-même a voulu un ordre de choses auquel notre volonté n'a été pour rien.

Séparons-nous, Monseigneur, pour donner à Dieu et à la partie de son Eglise qui nous est échue en partage, le peu qui nous reste de force et d'énergie. Voyez avec quelle ardente et légitime impatience vous êtes attendu par tous nos frères d'Athabaskaw et de Mackenzie. Ils vous appellent de tous leurs vœux. Les tribus qu'ils évangélisent soupirent aussi après votre arrivée, comme après une époque de grâce et de sanctification. Allez inaugurer l'ère nouvelle que le Seigneur, dans son infinie miséricorde, réserve aux infortunés habitants de ces lointaines et arides régions. Aieu, cher ami ; oui, soyons à Dieu, pour que les peuples qu'il nous a confiés soient aussi à lui.

Quant à vous, mon révérendissime et bien cher Père, (1) à qui j'adresse ces pages, je pourrais craindre de vous avoir fatigué par leur longueur, si votre affectueuse sollicitude pour vos enfants ne vous inspi-

(1) Le supérieur-général des Oblats M. I.

rait pas le plus vif intérêt pour eux et pour les œuvres auxquelles ils consacrent leurs existences.

Les courses incessantes dont il est exclusivement parlé dans ce récit lui donnent presque les allures d'une leçon d'arpentage. Elles témoignent pourtant du zèle et de l'abnégation de vos enfants et prouvent jusqu'à l'évidence qu'ils ont eu à cœur l'accomplissement de leur devoir. Une plus sage direction aurait pu diminuer la fatigue et augmenter le résultat.

Il est inutile de répéter ici que le plan général que j'ai eu dessein d'adopter exclut les occupations ordinaires ; c'est ce qui explique pourquoi quelques-uns de nos Pères et de nos Frères ne sont pas aussi souvent mentionnés que d'autres. Ce n'est pas à dire qu'ils aient eu moins de zèle, ou moins de fatigues ni de mérite. Dans une armée bien disciplinée, tous les braves ne montent pas à l'assaut, et tous n'ont point le privilège de se ruer dans la mêlée, où les appellent leur courage et leur ardeur. Quelques-uns des plus intrépides, des plus dévoués et des plus habiles, sont forcés de garder les places conquises, ou d'aider à la combinaison des plans nécessaires à la poursuite de la campagne.



Plus d'une fois, j'ai dû me refuser aux pressantes sollicitations inspirées par le zèle généreux que je devais contenir ou

diriger de façon à atteindre plus sûrement le but que nous poursuivons. Quoiqu'il en soit, le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aucun de vos Oblats ne s'est épargné.

Les " Vingt années de missions dans le nord-ouest de l'Amérique " sont écoulées, puisque le jour auquel Mgr Farand arrivait au chef-lieu de son vicariat apostolique est précisément le vingtième anniversaire du jour où le R. P. Aubert débarquait à Saint-Boniface, pour, au nom de notre bien aimé fondateur, offrir les services de la congrégation au premier évêque de la Rivière-Rouge.

Pendant ce laps de temps, notre chère famille a envoyé trente-neuf Oblats profès dans nos missions. Elle en a rappelé cinq qui ont été remplacés par cinq autres qui ont fait profession ici. Le ciel en a pris un pour prouver son droit et encourager nos espérances. Nos missions possèdent encore les trente-huit autres.

Pas une défection n'est venue affaiblir les rangs de la petite mais généreuse phalange qui combat les combats du Seigneur dans ce coin reculé du monde. Ce seul fait, nous le savons, console votre cœur paternel ; puisse-t-il contribuer à nous assurer quelques nouveaux renforts ! Mes fautes et mes misères ne me permettent pas de me glorifier de ce résultat. La grâce de Dieu et la générosité de mes

frères, qui seules l'ont amené, procurent à mon cœur la vive allégresse qu'il éprouve en disant à la congrégation : " *Quos ded:sti mihi non perdidi ex eis quemquam.—Ego servabam eos in nomine tuo.*"

FIN.



Eusèbe Senécal & Fils, Imprimeurs, Montréal.